



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Humazur, bibliothèque numérique d'Université
Côte d'Azur

THU-GIANG

Kim, Ven, Kièou

POÈME POPULAIRE ANNAMITE

Adapté en Français

PARIS

AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR

Rue Jacob, 17

Librairie Maritime et Coloniale

Bibliothèque Lettres Arts & Sciences Humaines



D 092 2198031

Kim, Ven, Kièou

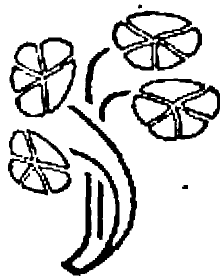
THU-GIANG

翹雲金

Kim, Ven, Kièou

POÈME POPULAIRE ANNAMITE

Adapté en Français



Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section

ASE 2184
BIBLIOTHÈQUE

PARIS
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR
Rue Jacob, 17
Librairie Maritime et Coloniale

1915

INTRODUCTION

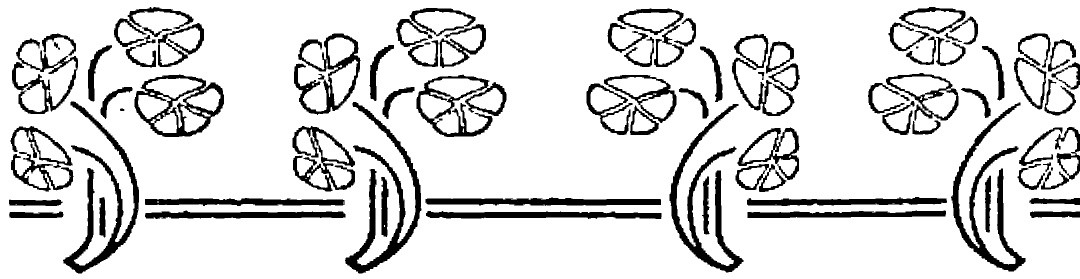


Ceci n'est pas une nouvelle traduction du poème célèbre, mais une adaptation où l'on a cherché à conserver toute la saveur du texte original. En comparant à une traduction rigoureuse, on trouverait des incorrections et des lacunes ; mais il fallait bien rendre intelligible au public français ce qui ne laisse pas que d'être parfois obscur pour les lettrés annamites. Et pourtant, ce travail rend bien mal la poésie profonde, immense, du texte en caractères, que notre langue est trop précise, trop scientifique pour traduire.

Quant au sujet, il est chinois plus qu'annamite : l'auteur, Nguyễn-Du, a seulement développé et composé. Il nous donne l'occasion de voir vivre tout un monde, assez inattendu, autour de deux amoureux ; et si ce n'est pas très neuf, d'entendre des jeunes gens parler d'amour, cela est toujours touchant, en tous les temps comme en tous les pays.

Novembre 1913.

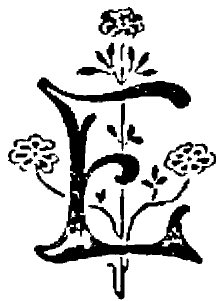




Kim, Ven, Kièou



I



XEMPLS fleuris, les livres qu'on lit tour-à-tour sous la lampe, les histoires d'amour d'autrefois et les Recueils d'Annales, nous racontent qu'en l'année Paix-et-Joie, sous les Minh, les Quatre Parties du Monde étant tranquilles, et les Deux Capitales pacifiées, vivait une famille du nom de Vuong, honorable et de rang moyen. Le dernier-né, était un fils, Vuong-Kouan, descendant d'une longue suite de lettrés. Avant lui, aussi belles que Tô-Nga, l'immortelle qui habite la Lune, venaient



Thuy-Kièou l'aînée, la cadette Thuy-Ven : tailles élancées comme le prunier, teints blanc de neige, belles également, et également pures.

Ven avait l'air noble, plein de grâce et modeste. Sa bouche souriante s'ouvrait comme une fleur ; ses paroles étaient de jade, son maintien plein de réserve ; les nuages étaient moins brillants que ses cheveux, la neige moins pure que son teint mat. Kièou, vive et gracieuse, était mieux douée encore en charmes et en talents ; ses yeux avaient le reflet des étangs en automne, ses sourcils rappelaient les montagnes au printemps ; la fleur était jalouse de l'éclat de ses joues, et le saule jaloux d'avoir moins de fraîcheur ; l'une l'autre, belles à renverser royaumes et citadelles, elles avaient pour esclaves le talent et la beauté.

王
觀



Vuong-Kouan



Or, au Printemps, le troisième jour de l'époque Pure-Clarté, a lieu la Fête-des-Morts. Les hirondelles vont et viennent dans le ciel, l'herbe tendre s'étend jusqu'à



l'horizon, et la branche du poirier compte déjà quelques boutons. La foule bruyante se pressait, parmi les tombes innombrables, comme un vol de perroquets et d'hirondelles. Des barres d'or, apportées en offrandes, gisaient éparses, et les cendres des papiers consacrés s'envolaient.

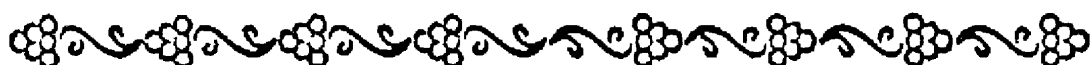
Obliquement, l'ombre tomba et gagna l'Ouest. Les deux sœurs s'en revenaient lentement, se tenant par la main, et suivaient le cours d'un ruisseau ; quand, après un pont, apparut un tertre funéraire très bas, à moitié recouvert d'herbes flétries. Comment, le jour de la Pure-clarté, la fumée des encens pouvait-elle ici manquer entièrement ? Vuong-Kouan expliqua que c'était la tombe de Dam-tiên, une chanteuse célèbre d'autrefois.

— La renommée de sa beauté, dit-il, et de son talent, faisait venir en foule les amoureux devant sa porte ; mais, fragilité des visages-de-rose, tout-à-coup, au milieu d'un printemps, le rameau fut brisé de cette fleur céleste ! Un étranger, habitant quelque pays lointain, avait entendu parler d'elle, et voulut la connaître. Lorsqu'il

翠雲



Thuy-Ven



arriva, « l'Épingle était déjà cassée, le Vase était brisé déjà ». La chambre vide était affreusement froide, et, sur les traces de pas, il y avait de la mousse sombre. L'amoureux sanglota, longuement ; et puis il fit brûler

77
中
317



Thuy-Kièou

quelques simulacres de papier, en guise de présents. Depuis, combien de fois la Lune a-t-elle plongé dans la mer, et le Soleil s'est-il abaissé vers l'horizon, sans qu'à cette tombe abandonnée un visiteur soit venu ?

Kièou, très émue, laissa couler des larmes abondantes.

— Quel sort malheureux, dit-elle, et quelle fin lamentable ! Pourquoi tant de dureté, Ciel créateur ! Les jours de jeu-

nesse se sont écoulés, la beauté s'est flétrie ; vivante, elle était l'épouse de tous les hommes. Hélas ! morte, elle n'aura pas eu de mari pour accomplir les rites. Finis, les jours des admirateurs innombrables. Personne qui se rappelle l'avoir aimée ! Apportons ici quelques bâtons d'encens : peut-être, vivant aux Sources Jaunes de l'Enfer, s'en apercevra-t-elle.

A voix basse, elle récita des invocations, se prosterna et s'inclina devant la tombe, ainsi qu'il est



prescrit, puis s'en alla. La nuit venait sur les herbes fanées, la brise chantait parmi les joncs ; Kièou arracha l'épingle de sa coiffure et grava dans l'écorce d'un arbre un poème de quelques caractères, sa jolie figure assombrie par le chagrin, attristée jusqu'aux larmes, Ven dit :

— Sœur aînée, c'est trop pleurer ceux du passé !

Mais Kièou répondit :

— De tous temps, le Destin a poursuivi les belles filles. Je souffre, et je me demande, près de celle qui est couchée ici, ce que l'avenir me réserve !

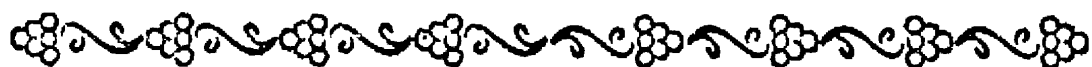
— Comment parler ainsi, sœur aînée ? dit Kouan. Ces paroles s'échappent, pénibles à entendre. L'air, ici, est étouffant ; l'ombre de la nuit tombe déjà, et le chemin est long encore.

— Les êtres d'élite, reprit Kièou, après leur mort deviennent Esprits, encore sensibles aux yeux, et leurs sentiments répondent aux nôtres. Tenez, voici l'âme illustre qui paraît !

談仙



L'âme de Dam-Tien



Aussitôt un coup de vent passa, d'une violence à arracher les étendards, et brusque comme le cerf qui bondit ; il secouait la tête des arbres, et apportait avec lui un parfum très léger ; des traces de pas s'imprimèrent nettement sur la mousse. Les yeux fixés sur ce prodige, tous tremblaient.

— Un esprit n'est pas loin d'ici, sans doute, dit Kièou ; notre sympathie nous rapproche, et nous nous rencontrons. Ne me repousse pas, âme obscure, daigne être la sœur aînée de moi, ta cadette !

Et pour remercier l'âme de la chanteuse de s'être ainsi manifestée, la jeune fille ajouta au poème quelques mots ; sentant dans son cœur un océan de tristesse, elle grava dans l'écorce une ballade d'autrefois.

Ils se préparaient tous les trois à partir quand parut sur la route un lettré, portant le sac des voyageurs qu'on appelle « le-sac-du-vent-et-de-la-lune » ; il avait lâché les brides de son petit cheval blanc-de-neige, et sa robe bleu-ciel se mêlait harmonieusement à la verdure. Il descendit en les voyant, et s'approcha. Kouan se tourna vers lui pour le saluer, et les deux sœurs,



intimidées, se cachèrent sous les fleurs. C'était un jeune homme du voisinage, nommé Kim-Trong, espoir d'une maison où l'on portait le bonnet des lettrés ; d'un talent littéraire vaste comme la terre, d'une intelligence brillante comme le ciel, distingué et hautement supérieur.

金童



Kim-Trong

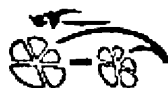
Il était camarade de Vuong-Kouan, et la renommée parfumée des deux sœurs était venue jusqu'à lui ; mais sa demeure était loin de la "Chambre-à-Broder", qui est celle des femmes, il ne pouvait qu'aimer en secret celles qui se cachaient là, et les appeler de tous ses vœux. Et voici que l'heureux sort avait voulu qu'il les rencontrât. Il se croyait à la chute des feuilles, et voici qu'il trouvait la fleur espérée ! Les silhouettes gracieuses paraissaient là-bas, orchidée et chrysanthème. La

jeune et impériale beauté, le lettré au talent céleste, étaient déjà l'un pour l'autre pleins d'amour, mais leurs visages n'osaient pas encore le montrer ; elle regardait, fascinée par instants... Mais il était difficile de rester davantage, l'ombre s'inclinait, comme pour hâter le moment douloureux.



L'étranger remonta à cheval, ils l'écoutèrent
s'éloigner.

Sous le pont, l'eau coulait, transparente, et dans
l'ombre du soir, le feuillage du saule s'inclinait.





KIÈOU regagna sa demeure fleurie. Le soleil avait plongé derrière la montagne, et les gonds annonçaient l'heure du crépuscule. La lune parut, mettant de l'or aux rides de l'eau, et les arbres de la cour projetèrent leur ombre. Seule, Kièou considérait en silence les ombres sous la Lune, et songeait profondément à tout ce qui s'était passé.

« L'homme apparaît, les existences de soucis passent; on se rencontre, mais comment prévoir l'avenir? »

Agitant mille pensées, elle mettait en strophes merveilleuses tout ce qui était dans son cœur.

La Lune baissa, et accoudée sur la table de travail, Kièou s'endormit. Tout-à-coup, elle aperçut une jeune fille, fort belle et de grâce parfaite, au visage de rosée et au teint de neige, pareille à un nénuphar immobile et doré, Kièou salua, et demanda en s'approchant :

— Sœur de la fleur de pêcher, vous vous êtes égarée? Comment êtes-vous venue jusqu'ici?



— Nous nous sommes rencontrées pendant le jour, l'as-tu oublié ? Ma demeure glacée est à l'occident, au-dessous coule un ruisseau, au-dessus se trouve un pont. Ceux qui, compatissants envers les sujets du Royaume d'En-dessous, leur adressent des paroles de douceur, laissent tomber à chaque mot des perles et de l'or. Au Livre des Destins, ton nom est inscrit, et la décision immuable est que nous sommes, l'une et l'autre, de la même condition. Voilà bien de nouveaux sujets de poème et tu peux composer là-dessus, de ton pinceau fleuri, des phrases géniales !

Kièou accepta le sujet, et sa main d'Immortelle parut écrire dix pièces d'un seul trait. L'autre admira et dit :

— C'est digne d'un lettré à la parole brodée, à l'esprit de brocart, et nullement ordinaire. Parmi celles qui ont à souffrir, tu auras la première place, sans infériorité aucune !

L'étrangère s'éloignait ; la jeune fille restait encore, elles se sentaient unies par l'affection. Mais le vent souleva violemment les stores, Kièou s'éveilla et s'aperçut qu'elle venait de faire un songe. Un reste de parfum flottait encore ça et là.

Kièou réfléchit longuement, fort avant dans la nuit,



et se dit en tremblant : « Assurément, c'était une fleur entraînée par le courant, une lentille d'eau échouée sur le rivage. Comment savoir sa destinée, comment connaître le sort fixé ? Et songeant à tout cela, elle se mit à gémir doucement.

La Consolatrice-de-la-Maison, ainsi qu'on nomme la Mère-de-Famille, l'entendit et lui demanda :

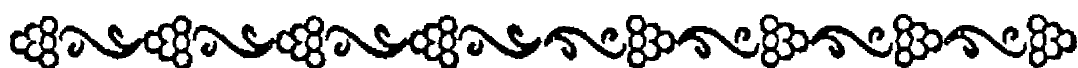
— Qu'y a-t-il ? Pourquoi t'agites-tu à cette heure tardive ? Ton visage couleur des fleurs du poirier est recouvert d'un étang de larmes !



Vuong-Ba

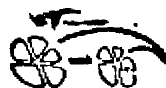
— Moi, fille insignifiante, dit-elle, je n'ai pas encore su reconnaître entièrement les deux choses que je vous dois : ma naissance et l'éducation. Aujourd'hui nous sommes allés nous promener à la tombe de Dam-Tiên, et, aussitôt endormie, je l'ai vue apparaître en songe. Elle m'a dit que la douleur serait ma part dans l'existence. Le début et la fin du roman de ma vie seront peut-être très différents ? Je ne cesse de considérer ce rêve, et de me demander quel sera mon sort à venir.

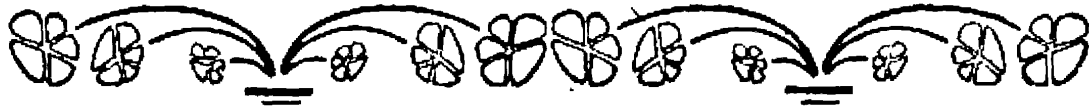
— Est-ce qu'on tient compte des rêves trompeurs ?



répondit Vuong-Ba. A quoi bon s'acheter du chagrin et des motifs de peine ?

Kièou écouta ces exhortations et ces conseils ; elle songeait toujours, et la source du Fleuve-des-Larmes débordait. Au dehors chuchotaient les oiseaux dorés ; le coton du saule voisin volait par-dessus le mur. Kièou rêvait à tout ce qui emplissait son âme.





KIM n'arrivait pas à chasser de son cœur le souvenir de Kièou ; sa tristesse augmentait d'heure en heure, et les jours s'écoulaient pour lui avec la lenteur de trois Automnes. Un nuage épais masquait la vue de sa fenêtre ; le cours de la Lune s'achevait, l'huile baissait dans la lampe : le visage et le cœur attristés, il songeait fixement au visage et au cœur aimés. Un vent froid comme le bronze entra dans la bibliothèque où il se tenait : sur la flûte de roseau, ses doigts agiles comme le lièvre firent entendre le chant alterné des phénix. Sous la brise, le store se souleva et retomba.

« Si notre union, se dit-il, n'est pas arrêtée par le sort, à quoi bon aller au-devant de sa beauté hautaine, de sa beauté qui renverserait les citadelles ? »

Puis, revoyant en pensée l'endroit où il avait eu cette surprise délicieuse, il voulut y retourner. Mais si l'herbe poussait toujours, verdoyante, baignée d'eau



limpide, qu'y avait-il à voir désormais ? Les roseaux, inclinant leurs têtes au vent du soir, ajoutaient à la tristesse de l'heure.

Il se décida et marcha tout droit jusqu'au village où vivaient les Vuong. Mais la demeure était sévère, fermée soigneusement, entourée d'un grand mur ; envoyer une lettre n'était pas possible ; mille fois, Kim trouva la porte close et le verrou tiré. La véranda était remplie de fleurs tombées ; il ne voyait jamais personne. Il chercha longtemps, quand derrière la maison il en aperçut une autre, dont le maître était absent, parti au loin. Il demanda à la louer, apporta sa cithare et ses livres, et, trouvant des arbres et des rochers dans le jardin, la bibliothèque, qu'on appelle aussi " la-Chambre-du-Martin-Pêcheur ", aux dorures à peine effacées, il se réjouit secrètement et dit en vers :

« L'union fixée par le Ciel, sans doute notre destin est-il de la trouver ici. »

Par la fenêtre entrebaillée, il regardait sans cesse le mur de l'Orient ; mais la porte, scellée par une serrure de bronze, ne s'ouvrait pas d'un empan, et, pas plus que s'il eut été aveugle, il ne voyait entrer ou sortir l'ombre rose de celle qu'il aimait.



Deux Lunes s'écoulèrent. Un jour, se promenant seul, il vit sur le tronc d'un pêcher une épingle de coiffure. Il la prit, et rentra en disant « : Cela vient de l'appartement des femmes ; comment est-ce arrivé, grâce au Destin favorable, jusqu'entre mes mains ? » Il tenait l'épingle, elle conservait encore comme un parfum lointain, et il ne pouvait se décider à se coucher.

A l'heure où la rosée se dissipe, il aperçut une silhouette qui cherchait le long du mur. Le jeune homme s'arrêta, et, élevant la voix, dit, pour sonder le terrain :

— Il est impossible de retrouver cette épingle, comment savoir où chercher ?

Kièou entendit la voix de l'autre côté et dit :

— Depuis quand les hommes-supérieurs s'occupent-ils à chercher les bijoux tombés ? Peu importe l'épingle, le cœur méprise les richesses, ne fait de cas que de l'affection.

— Je suis un voisin, et non un étranger. Je profite enfin d'un peu de parfum tombé à terre. Depuis si longtemps, voici enfin le jour venu : attendez et sachez ce que je pense.

Il prend deux bracelets d'or et un mouchoir de



soie, puis, comme s'il allait escalader les nuages, il monte sur la crête du mur en disant :

— C'est bien l'homme de l'autre jour, n'est-ce pas ?

Stupéfaite et confuse, Kièou n'osait pas incliner la tête pour saluer.

Kim dit encore :

— Depuis que nous nous sommes rencontrés par hasard, en secret je vous attends, je songe à vous. Comme il y a longtemps ! J'en ai perdu la santé, et me voici semblable au tronc d'un prunier. Je désespérais de voir venir ce jour. Laissez-moi vous demander quelque chose : vous, tour étincelante, daignez éclairer l'humble lentille d'eau que je suis !

Pensive, Kièou répondit :

— Les mœurs de ma famille sont de glace et de neige. Il ne convient pas de rien faire contre le vœu de mes parents. Il m'est dur de contrarier le saule à propos d'une fleur : comment moi, toute petite, oserais-je vous répondre ?

— Aujourd'hui le vent, demain la pluie, dit Kim. Le printemps ne s'établit pas en un jour. Si vous méprisez ma folle passion, à qui pourrai-je être utile ? Consentez d'abord, ensuite nous chercherons le moyen à employer. Si le Ciel ne favorise pas les cœurs sin-



cères, ma jeunesse sera sans emploi. Si vous voulez vraiment vous refuser, pourquoi me laisser prendre tant de peine ?

En silence, elle entendait ces paroles douces comme de l'huile ; elle penchait vers l'amour printanier, mais ses traits conservaient l'incertitude de l'automne. Elle dit :

— Voici d'étranges conditions ! Mon cœur doit rester réservé, mais comment le retenir ? Le vôtre, homme supérieur, est fort occupé. Un seul mot, « obéissance », gravé en or sur la pierre, est toute ma règle.

Kim, alors, sentit son cœur délivré d'un fardeau. Il lui mit entre les mains les bracelets d'or et le mouchoir, en disant :

— Pour cent années dès maintenant, voici ce qu'on appelle un gage, souvenir très humble de mes sentiments !

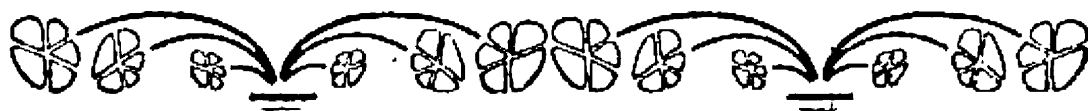
Elle tenait un éventail où étaient peints des tournesols : avec l'épingle, elle le lui donna en retour.

Mais ils venaient à peine d'échanger ces promesses qu'ils crurent entendre un bruit de voix dans la maison ; comme les feuilles tombent, comme les fleurs se fanent, ils s'enfuirent chacun de son côté. A partir de ce



moment, leur amour alla croissant comme aussi l'angoisse de leurs cœurs. Quand les eaux du fleuve sont basses, les amoureux ne pouvant traverser, restent chacun sur une rive ; séparés ici par un mur, sous la neige et sous la rosée, comment auraient-ils pu échanger des lettres d'amour ?





LES jours et les nuits passèrent. Les fleurs se firent rares, la verdure plus épaisse, le printemps s'achevait. La date arriva de l'anniversaire du grand-père maternel ; avec empressement, on sortit les vêtements de cérémonie pour offrir le sacrifice, d'un cœur sincère. Seule à la maison restait la jeune fille. Kim pensa que c'était bien l'occasion de se voir. Il prépara soigneusement toutes choses, et, s'élançant, suivit la crête du mur. Du milieu des fleurs, une douce voix d'or cria :

— De sous les fleurs je vous vois me regarder !

— Je viens me plaindre de l'insouciance de votre cœur, dit Kim. Voilà bien longtemps que je n'ai pu allumer le brûle-parfums en l'honneur de votre visite ! Rappeler mes souvenirs, c'était seulement changer de peines ; la neige et la rosée ont blanchi mes cheveux comme des fleurs d'alatène !

— J'étais prisonnière du vent et de la pluie, dit



Kièou. Je suis coupable envers vous, ami, depuis longtemps. La maison est déserte, le jour est favorable, vous avez pris mon cœur ; me voici : je viens vous remercier !

Elle contourna la montagne artificielle du jardin, et ouvrant une porte condamnée, elle vit le chemin qui menait chez son Immortel.

Elle lui souhaita dix mille félicités, il répondit en lui demandant si elle avait froid ou chaud. Marchant de front, ils entrèrent dans la " Chambre-du-Martin-Pêcheur ", en murmurant des paroles d'amour, en prenant à témoin les montagnes et les fleuves. Au mur était suspendu un tableau représentant un pin, symbole de constance, entièrement semblable à la nature. Elle fit d'aimables compliments.

— C'est une grossière ébauche, rien de plus, dit-il. Mais je vous demanderai d'y ajouter la fleur de quelques mots de votre main.

Rapide comme le vent et la pluie, de son pinceau d'Immortelle, elle traça quatre phrases. Lui, déclara qu'elle avait un talent de jade et de perles, et qu'elle surpassait les femmes instruites de l'antiquité.

— En secret, dit-elle, j'ai admiré votre visage éclatant. Vous êtes des lettrés aux riches ceintures, et



moi je suis moins qu'une aile de libellule ! Dans mon enfance, on m'a prédit mille automnes infortunés. Est-il convenable que, si différents, nous nous unissions ?

— Notre rencontre était prédestinée, dit Kim. De tous temps l'homme a eu raison des décrets du Ciel. Et si quelque chose vient nous séparer, j'apporterai l'or de mon cœur et la pierre de mon courage !

Ils parlaient ainsi, abondamment, et se grisaient de leurs paroles. Mais les beaux jours n'ont pas même la longueur d'un empan. Le soleil s'enfonçait derrière les montagnes de l'Ouest ; Kièou prit congé et rentra chez elle.

Ses parents n'étaient pas encore rentrés : elle laissa retomber le store de soie légère et s'engagea toute seule dans la nuit par les sentiers du jardin. La lune paraissait derrière les branches ; une lampe brillait, allumée, la brise soulevait le rideau. Kim, appuyé à la table, s'était à moitié endormi, quand une voix très douce vint rompre son sommeil ; rêvant aux pays peuplés d'Immortels, il croyait faire un songe comme en apportent les nuits de printemps.

Kièou lui dit :

— L'espace est silencieux, la nuit paisible, je n'ai



pu m'empêcher de revenir près de vous ; maintenant que nous connaissons nos visages, croyez-vous encore que ce soit un songe ?

Il s'empressa de la faire entrer suivant les rites ; et ce fut comme si l'on ajoutait de l'encens au lotus, du parfum aux fleurs de pêcher. Ils écrivirent tous deux des serments éternels, échangèrent des mèches de leurs cheveux. La lune brillait resplendissante, en plein ciel ; tout près l'un de l'autre, ils redisaient ensemble le même mot, et, pour cent ans, jusqu'à ce que leurs os soient dispersés, escomptaient tout le bonheur de vivre à deux, eux deux...

L'heure s'avancait. Kim dit :

— Le vent est frais, la lune brille. A présent, quelque chose manque encore à mon cœur. Mais je crains de dépasser les limites permises.

— Il suffit, pour le mariage, de se connaître, dit Kièou ; n'allez pas parler " de-Lune-et-de-Fleurs " comme font les libertins. Mais, hors cela, que pouvez-vous regretter ?

— J'ai entendu s'élever votre réputation de musicienne, répondit Kim, dont les eaux et les montagnes ont fait venir l'écho à mes oreilles.

— Pourquoi vous occuper de mon talent dérisoire ?



Mais c'est votre cœur qui ordonne, alors je dois obéir.

Une cithare était suspendue au fond de la salle. Kim la présenta à Kièou à la hauteur de ses sourcils.

— Avec mes faibles moyens, dit-elle encore, dois-je vraiment vous importuner ?

Elle accorda l'instrument et joua l'air appelé " Les combats des Se et des Han " : on crut entendre se mêler des bruits de fer et des bruits d'or. Puis l'air de Teu-ma, " l'inquiétude du Phénix " : c'étaient des cris de colère et des plaintes. Puis l'air " Quang-Lang ", " les eaux s'enfuient, les nuages passent... ". Enfin elle dit la chanson de " Trièou-quan passant la frontière ", follement amoureuse de son prince, mais songeant toutefois aux siens. Tantôt les sons éclataient, brillants et clairs comme le cri de la cigogne qui passe, tantôt c'étaient des murmures confus, pareils à la chanson des ruisseaux ; ou bien le chant s'alanguissait comme la plainte du vent au dehors, ou encore se précipitait comme la pluie qui tombe du ciel. La lampe brillait et baissait tour-à-tour : cette musique plongeait Kim dans le plus profond abattement, il se sentait le cœur serré, les traits durcis.

— Merveilleux vraiment, dit-il. Mais cela me pro-



duit une impression trop pénible. Pourquoi choisir des chansons tristes ?

Puis, quelques temps après, il ajouta :

— Je voudrais modérer mes sentiments ; en serai-je le maître ?

Car il se sentait pris tout entier par la grâce de la Fleur-Parfumée. Elle s'en aperçut et dit :

— Prenez garde. Laissez-moi vous dire un mot. Quelle importance peut avoir un délicat pêcher comme moi, et comment empêcherais-je les oiseaux d'entrer dans le jardin ? Vous m'avez promis de m'élever au rang d'épouse ; or, le devoir des femmes est dominé par ce seul mot : pureté. Celles qui vont traîner sur les rives du fleuve ou sous les mûriers, qui donc en voudrait ? Il ne faut pas que toute ma vie soit compromise par un seul jour. Je me suis trop laissée aller vers vous, voici déjà que la coupe penche dangereusement. Si vous laissez refroidir le parfum de vos promesses, l'union sérieuse que nous avons projetée deviendra blâmable, et si, plus tard, je dois rougir devant vous, à qui sera la faute ? Tant que je serai vivante, il vous restera l'espoir de me retrouver lorsque l'heure sera venue.

Ces paroles loyales et claires rappelèrent le jeune



homme au respect. L'éclat de la lune faisait pâlir le Fleuve-d'Argent (1), quand tout-à-coup on appela à la porte. Kièou s'enfuit dans la Chambre-à-Broder, et Kim descendit dans la cour.

On lui apportait la nouvelle de la mort du frère cadet de son père, qu'on devait rapporter à Liéou-Yuong, pays situé au-delà des montagnes et des vallées. Son père lui faisait dire de se hâter, pour venir prendre le deuil. Kim fut stupéfait. Il s'en alla en secret tout raconter à Kièou, son deuil et son voyage lointain.

— A peine avons-nous pu passer ensemble quelques instants ! Mais après ce voyage de mille lieues et de trois hivers, la tristesse dissipée, nous pourrions être heureux. Gardez précieusement l'or et le jade de votre amour, pour celui qui s'en va jusqu'aux pieds des nuages.

— Nous avons échangé des paroles graves, dit Kièou. J'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra, en songeant au voyageur sous la pluie et dans le vent. Nous avons juré d'unir nos cœurs, j'attendrai. Plus

(1) La voie-lactée.

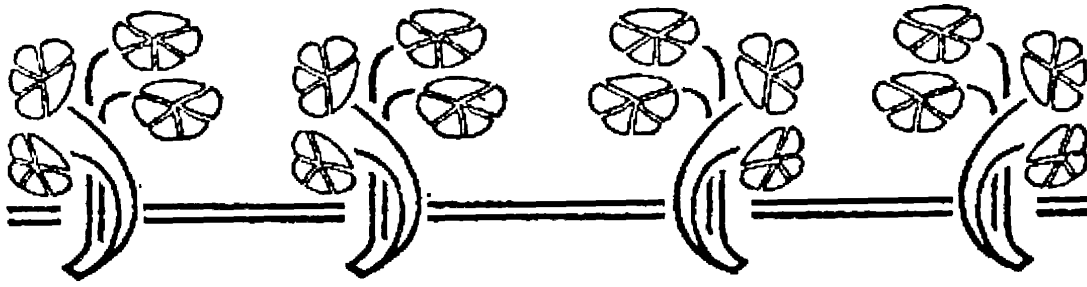


tard, nous nous rappellerons ensemble les tristesses d'aujourd'hui.

Indécis, ils ne pouvaient séparer leurs mains. Déjà le soleil éclaire le sommet du toit; Kim se prépare en hâte, puis, mortellement triste, quitte sa fiancée et s'engage sur la route.

... Et chaque jour son fardeau paraît plus lourd, et son amour plus profond...

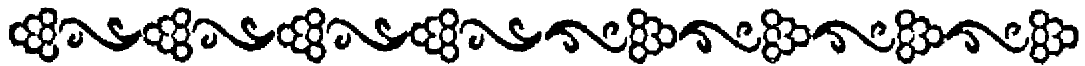




II



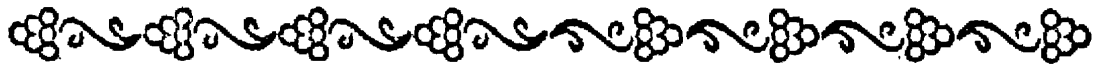
A famille arriva, revenant de la fête anniversaire; et l'on n'avait pas encore eu le temps de se demander les uns aux autres si l'on avait eu froid ou chaud, que tout-à-coup l'on vit entrer, par les quatre côtés de la maison, des satellites en grand tumulte. Ils portaient des matraques sous le bras, des sabres à la main, ils avaient des têtes de buffles et des figures de cheval, et leur foule faisait un bruit confus comme l'eau qui bout. Ils s'emparèrent du vieillard et de l'enfant, et les lièrent sans pitié, d'une même corde. Ils emplissaient la maison comme des mouches et criaient très fort; puis ils se mirent à briser les métiers,



à bouleverser le travail des femmes, et à tout râfler pour remplir leurs poches insatiables.

D'où venait le fléau qui s'abattait ainsi ? Qui donc avait lancé une plainte mensongère ? Ils firent savoir que celui dont le nom avait été mis en avant était le marchand de soie. Tous dans la maison, furieux et stupéfaits, crièrent à l'injustice comme pour emplir de leurs clameurs la terre et les nuages. Ils s'abaissèrent à supplier pendant tout le jour : mais les oreilles étaient sourdes à la pitié, les mains avides ne cherchaient qu'à détruire ! Même à un être d'or et de pierre, ce spectacle aurait broyé le foie : à plus forte raison à un homme. Le visage des pauvres gens faisait peine à voir, et dans cette calamité il ne leur restait plus qu'à implorer le Ciel indifférent. Suivant leur habitude, cependant, les satellites firent durer une journée entière les perquisitions et les tourments, afin d'extorquer plus d'argent.

« Comment pourrais-je servir et protéger mes parents ? se dit Kièou. De l'heureuse rencontre que j'ai faite ou des peines qu'ils se sont données, de l'amour ou du respect filial, qui doit l'emporter ? Il faut laisser, à présent, les serments qui prenaient à témoin la mer et les montagnes ; être fille, cela oblige d'abord à



rendre les bienfaits de la naissance et de l'éducation. Oui, je dois faire passer l'amour après le devoir : qu'on me laisse me vendre pour racheter mon père ! »

Il y avait là un vieillard, qui, bien qu'attaché au tribunal, avait le cœur compatissant. En voyant la

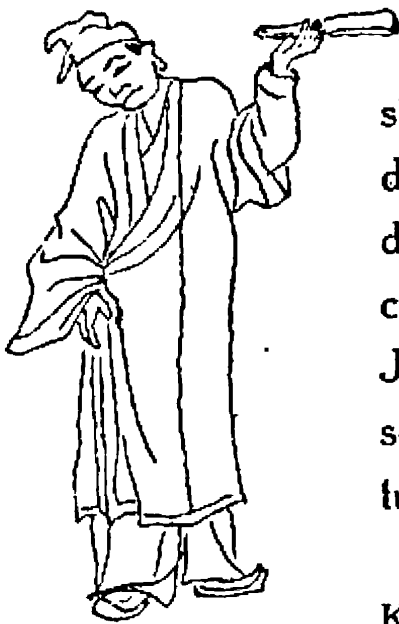
jeune fille montrer un respect filial si éclatant et un amour

si profond, il se dit qu'elle méritait de la pitié, et chercha un moyen d'arranger les choses. « Avec trois-cents taëls, ce serait assez, dit-il. J'ai pitié de cette enfant sur qui souffle le malheur et s'abat l'infortune. »

On fit connaître la décision de Kièou à une entremetteuse, et aussitôt la nouvelle se répandit comme des-

cend la rosée. Une matrone du voisinage amena un homme d'un autre pays, qu'elle s'efforça de présenter. Il dit s'appeler Ma-Giam-Sanh, et être de la sous-préfecture de Lem-thanh, tout près de là. Il portait plus de quarante ans, sa barbe et ses sourcils étaient bien lissés, et ses vêtements fort élégants. Derrière lui marchait une troupe bruyante de serviteurs. On le

馬
監
生



Ma-Giam-Sanh



reçut dans la "Chambre-où-l'on-se-farde", et il s'approcha, très à l'aise et plein d'assurance. On pressa Kièou de venir, mais elle avait le cœur serré en pensant à elle-même, et plus encore aux siens ; à chaque pas coulaient ses larmes parfumées. Quand elle songeait, confuse, à certaines choses qu'on appelle "de Lune-et-de-Fleurs", elle se sentait rougir de honte. Et quand Giam-Sanh lui caressa les cheveux et lui prit la main, sa figure devint triste comme le chrysanthème et son corps parut tout-à-coup devenir pareil au tronc d'un prunier. Ensuite, on la força à montrer la mesure de sa beauté et de ses talents, à jouer de la cithare et à écrire des vers sur un éventail. Entièrement séduit, l'étranger se montra bienveillant, et dit :

王翁



Vuong-Ông

— Pour acheter cette pierre précieuse et l'emmener avec moi, je vous prie de m'apprendre combien je devrai donner en cadeaux de fiançailles.

— Elle est digne de valoir mille onces d'or, dit la vieille. Mais je m'en remets à votre générosité. Oserais-je réclamer ?

A force de retrancher une once et d'en ajouter deux,



ils finirent, au bout d'un long temps, par tomber d'accord pour plus de quatre cents onces. On fit à la fois les cérémonies qui doivent être séparées, la fixation de la date, la remise des présents, l'arrivée de la nouvelle épouse ; mais l'argent était déjà là, et alors quelle affaire ne se serait pas conclue aussitôt ?

L'attaché au tribunal fit écrire un engagement provisoire, et laissa Vuong-Ong rentrer chez lui. Le vieillard, considérant son enfant, sentait saigner ses entrailles. « Je l'ai élevée, pensait-il, en espérant pour elle, dans l'avenir, une union convenable. O Ciel, pourquoi nous accabler, ô ciel ! Par la hache ou par le sabre, peu m'importe de mourir ; mais permettre le malheur de ma fille, c'est augmenter la douleur de son vieux père. C'en est trop. Lorsque je serai mort, alors mon cœur ne souffrira plus ! »

Et le fleuve de ses larmes coulait, et il voulait se briser la tête contre le mur. On dut le retenir. Kièou chercha des paroles pour l'apaiser :

— Qu'importe mon insignifiante personne, qui n'a pas encore su reconnaître le bienfait de sa naissance ? L'âge des parents s'approche de celui de l'oiseau Hac ; ils portent on ne sait combien de rameaux. Si je n'avais pas brisé mon amour, les vents



et les nuages auraient sûrement détruit les eaux et les montagnes. Il vaut mieux sacrifier l'enfant ; qu'une fleur vienne à perdre ses pétales, les feuilles cependant verdissent encore sur l'arbre. Mon sort est fixé, peu importe ; il fallait bien voir finir les jours de jeunesse. Cessez de vous inquiéter, et n'allez pas ajouter au malheur de la maison le malheur de votre suicide. Le vieillard trouva ces paroles douces aux oreilles.

Cependant, Kièou, seule, auprès de la lampe, se disait tout en larmes : « La tasse d'or où nous avons bu en échangeant nos serments n'est pas encore sèche, et j'ai déjà trahi le bien-aimé, parti si loin... Qui aurait dit que je devais diviser la famille ? Qui sait comment se régleront mes dettes d'amour et seront payés mes serments ? Pour cette vie, c'est entendu, mais dans une vie future, le bâtonnet d'encens du serment ne sera pas encore brisé ; je vivrai comme un buffle ou un cheval s'il le faut, mais je paierai ma dette d'amour, que j'emporterai tout entière aux Sources Jaunes Infernales ».

Thuy-Ven sortit en sursaut de son sommeil printanier ; elle s'approcha de la lampe et posa mille questions.

— La voie du Ciel est très mystérieuse, dit-elle.



Parmi nous c'est la sœur-aînée qui seule est frappée.
Te voici seule, assise jusqu'à la fin des veilles de nuit !
A quoi bon penser encore à l'amour, maintenant ?
— Mon cœur, dit Kièou, est rempli d'anxiété.
Sœur-cadette, j'ai recours à toi, laisse-moi te dire...
Assieds-toi, je me prosterne à tes pieds. Vois : au milieu du chemin, le balancier qui portait nos sentiments mutuels s'est rompu ; mais tu peux renouer le fil, si tu le veux. Tes printemps à venir, sœur-cadette, sont encore nombreux : prends à ton compte mes serments devant les eaux et les montagnes. Ta sœur-aînée, quand même son corps serait détruit et ses os dispersés, sourirait encore.

Au pays des Neuf-Sources m'arrivera le parfum de votre amour. Voici les bracelets et la lettre qu'il m'a donnés, sois gardienne de ces promesses. Et si je disparaissais, il te restera ces quelques souvenirs, la cithare et le brûle-parfum des jours passés. Une fois, plus tard, allume ce brûle-parfum et accorde cette cithare, puis regarde la tête des herbes et les feuilles des arbres : si le vent les agite en bruissant, tu sauras que c'est ta sœur-aînée qui revient. Quand je serai partie au pays des ombres, tu pleureras celle qui fut malheureuse. A présent que l'Épingle est cassée, que



le Vase est brisé, je ne puis dire combien nous nous aimions. Je me prosterne mille fois devant toi, mon Prince-d'Amour, — hélas notre union devait être bien brève. Maintenant c'en est fait, le flot s'écoule, la lentille d'eau est emportée par le courant : ô Kim ! ô Kim ! voici que ton esclave t'abandonne !...

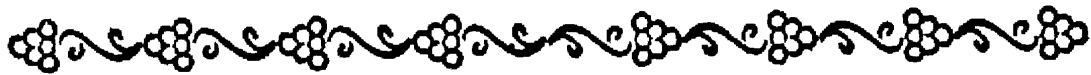
Elle tomba évanouie ; sa respiration était entrecoupée, et ses mains froides comme le bronze. Les parents furent réveillés, chacun dans la maison se précipita. Enfin elle revint à elle, et Ven lui promit de se conduire comme une sœur-cadette.

— Quand l'argent et la pierre s'useraient, dit-elle, mon cœur pourtant garderait sa foi. Kièou se prosterna et dit encore :

— Avec l'appui du Père, je pourrai payer Kim de sa tendresse. Qu'importe alors le destin que je suivrai ? et que mes os blanchissent en un pays étranger ?

Tous étaient plongés dans la plus profonde tristesse.

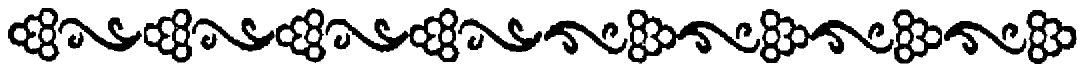
Les quarts et les veilles avaient sonné plusieurs fois au gong de la Tour-du-Sud, quand une chaise-à-porteurs arriva ; des flûtes et des violons l'accompagnaient, et leur musique pressait le départ. Ceux qui restaient, celle qui partait, pleuraient, le cœur brisé. Des nuages épais montèrent dans le ciel de la nuit ; dans l'ombre,



la pluie se mit à tomber : la fumée s'élevait en spires mélancoliques, les branches des arbres s'étendaient tristement...

Lorsque Kièou fut arrivée à la maison où Giam-Sanh s'était logé pour quelques jours, on la mit dans une chambre close des quatre côtés, où elle resta seule, inquiète, honteuse du marché, et apeurée parce qu'elle se savait jolie. Elle se reprit à songer à son amour pour celui qui était si loin. « Me voici tombée en des mains indignes, mais je lutterai toujours pour me garder à lui. Je n'ose penser à ce qui m'attend, ni croire que moi, fleur-de-pêcher, je puisse être cueillie par tous. Hélas, si plus tard je le retrouve, que me restera-t-il ? » Tout-à-coup elle aperçut un couteau sur la table ; elle le prit et le cacha dans un coin de son mouchoir : « Si le flot arrive jusqu'à mes pieds, pensa-t-elle, ce couteau saura bien régler mon sort ». Les heures, lugubres, étaient de plus en plus longues ; triste et solitaire, Kièou ne sait plus si elle rêve ou si elle est éveillée.

Or, Giam-Sanh n'était qu'un individu débauché, habitué des maisons " de-Lune-et-de-Fleurs ", qu'on appelle aussi " maisons-bleues ". Dans la " maison-bleue " où il allait mener Kièou se trouvait la vieille Tou,



qui, après une vie légère, l'âge étant venu, avait perdu tout charme. Le coquin et la vieille s'étaient associés par hasard, et avaient ouvert une boutique où, tout le long de l'année, ils faisaient le commerce "de-fards-

et-de-parfums". La vieille parcourait les marchés et les campagnes, à la recherche d'occasions, à qui elle enseignait ensuite le métier de plaire. Suivant la décision du Ciel, la malheureuse Kièou était tombée, pauvre branche fleurie, dans la maison de ces trafiquants, dont le stratagème avait réussi parfaitement. Il était bien temps de faire les cérémonies de fiançailles ! La vieille se réjouissait en secret, se disant :

秀
婆



La vieille Tou

« Je me suis emparée de l'étendard. Son feint de pierre-précieuse sera irrésistible, à cette beauté-impériale, à ce parfum céleste. Pour un sourire, mille onces d'or n'auraient rien d'excessif. A présent, il va, pour la première fois, falloir cueillir cette fleur : les hommes considérables, les nobles étrangers se la disputeront. J'essaierai bien d'en avoir trois ou quatre cents taëls : ainsi le capital sera payé, ensuite ce sera pour moi tout bénéfice.



Ce morceau savoureux la rend insatiable : elle regrette même le prix d'achat et rêve de richesses célestes !

Sur terre, les débauchés ne manquent pas, mais les vrais connaisseurs sont plus rares. Avec l'eau d'écorce de grenade et avec le sang de crête de coq, je remets la couleur en état, et les enfants des Cent-Familles s'y trompent, comme des aveugles. Autant il en viendra, autant d'argent pour moi. Et s'il arrive quelque histoire, je m'en tirerai en passant un moment à genoux devant le juge. La route jusqu'ici aura été longue ; mais nous n'allons plus bouger pour ne pas éveiller les doutes ».

Cependant le chant du coq se fit entendre en haut du mur ; la rosée avait à peine disparu au soleil sur le toit de la maison, que Giam-Sanh se mit à s'agiter pour hâter le départ. Le vieux Vuong suivit la voiture, un balancier sur l'épaule, portant le repas d'adieux. Laisant l'hôte et les invités, Kièou dit à l'oreille de sa mère :

— Le corps de votre fille, sans aucun doute, est aux mains d'un pirate ; il n'a pas les manières ni l'allure d'un homme noble et droit, mais il doit se livrer à quelque mystérieux commerce. Hélas, votre fille n'est plus à vous : vivante, elle habitera un pays lointain, morte, elle aura son tombeau dans un sol étranger.



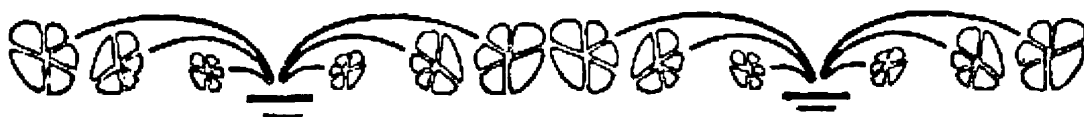
Vuong-Ba, à ces paroles, criait " justice ", comme pour émouvoir le Ciel. Mais Giam-Sanh, sans laisser le temps de vider quelques tasses, pressait de nouveau le départ de la voiture. Très ému, le Père lui dit :

— Ayez pitié de ce fragile pêcheur, que le malheur de la maison force d'entrer parmi vos servantes. Vous êtes un pin magnifique, haut de cent coudées : accordez protection à cette humble liane, contre la neige et la rosée.

— Nous sommes attachés par les fils du mariage, répond avec respect l'étranger. Quoiqu'il arrive devant le Soleil et la Lune, il y a le sabre justicier des Génies !

La voiture, au milieu d'un tourbillon de poussière, vole avec fracas, comme le vent qui chasse les nuages des montagnes. Kièou regarde ; elle ne peut plus pleurer ; elle est partie ! Voici la jeune fille en des régions étrangères et lointaines, passant des ponts de glace d'une blancheur d'argent, foulant aux pieds mille nuages. La rosée du matin couvre les roseaux et les joncs ; sous un ciel d'Automne Kièou reste seule aux mains d'un homme. La verdure étagée de la forêt se dore ; entendant les oiseaux, Kièou songe en son cœur aux jours enfuis. Autour d'elle, rien que des lacs et des rivières inconnus, rien que des montagnes ignorées...





ILS arrivèrent à Lem-tri au bout d'un mois entier. La voiture s'arrêta devant la porte extérieure ; à travers le store, Kièou vit quelqu'un sortir, un homme au teint blafard, si grand et si gras qu'on se demandait ce qu'il pouvait bien manger pour cela. Il s'approcha, joyeux, de la voiture, et salua les arrivants ; sur ses instances, Kièou entra dans la maison. D'un côté, elle vit plusieurs jolies filles, aux sourcils en forme de ver-à-soie, et, de l'autre côté, quatre ou cinq jeunes débauchés, assis ; suspendue au mur, l'image d'un Génie aux sourcils blancs : telle est en effet la coutume des "maisons-bleues" ; le métier qu'on y fait a ce saint homme pour patron. Le matin avec des parfums, le soir avec des fleurs, c'est ainsi qu'on l'honore. Et si l'une des jeunes filles voit s'affaiblir ses esprits vitaux et diminuer sa clientèle, elle quitte tous ses vêtements, sans aucune retenue, et, devant le Génie, fait sa prière en brûlant des bâtonnets d'encens. Alors



elle étend sa natte sur son matelas, et se couche ; et les amis reviennent en foule, comme un essaim d'abeilles et de papillons. Quant à Kièou, elle restait indécise, sans comprendre. Elle obéit à l'ordre de se prosterner devant l'image, et la vieille aussitôt invoqua le Génie :

— Fais prospérer la boutique et le commerce, jour et nuit nous te rendrons grâces. Que mille et dix-mille hommes, en la voyant, soient tous frappés d'amour. Qu'ils viennent, perroquets et hirondelles, bambous et pruniers. La nouvelle de son arrivée va se répandre comme si les cigales la propageaient : amène les clients à la porte de la rue, reconduis-les à la porte de l'arrière.

Kièou entendait ces choses nouvelles, et n'y pouvait comprendre rien, mais elle trouvait à tout cela quelque chose de louche.

L'invocation terminée, la vieille s'assit sur son lit, et dit à Kièou :

— Salue ta mère, ici ; ensuite tu iras saluer celui-là, de l'autre côté, qui sera ton ami.

— J'ai accepté l'exil, répond Kièou, et un sort inférieur, j'ai accepté d'être femme de second rang. Mais comment irais-je me donner au premier-venu ? Moi, toute petite, je ne sais pas quelle est cette nouvelle



condition. Les fiançailles ont eu lieu régulièrement, il a été décidé que Giam-Sanh et moi, nous vivrions ensemble. Le temps a marché : maintenant on change mon titre, on change ma position ; j'ose vous prier de bien vouloir m'éclairer un peu.

La vieille, alors, comprit qu'elle se doutait de tout, et les Trois-Esprits, qui poussent chacun au mal, s'éveillèrent en elle et commencèrent à s'agiter. « Voilà, voilà, c'est certain, je suis volée ! Mais aussi quelle idée d'être allée la chercher là-bas, pour la faire voir aux étrangers et gagner de l'argent ! Injustice ! Espèce maudite ! Mes affaires vont mal, et mon capital est parti dans la maison des fantômes ! Mais on me l'a vendue, et puisqu'elle entre dans ma maison, il faudra bien qu'elle suive la règle ! »

— Tu entends ! Tu vas voir si je ne vais pas taper pour te faire écouter ! Des raisons ? A ton âge, tu n'as rien à dire, rien qu'à faire ce que je te dis. Tu vas voir un peu comment je m'y prends.

Et saisissant un fouet de cuir, elle se précipita sur la jeune fille.

— Ciel et Terre, s'écrie celle-ci, mon corps a été perdu dès le jour où je suis partie. C'en est trop, je n'ai rien à regretter !



Elle sort le couteau de la manche de sa robe, et, avant que la vieille ait rien pu faire, elle se frappe elle-même, broyant ainsi une pierre précieuse et détruisant une fleur.

L'émotion fut grande dans la maison. Les gens entraient et se pressaient étroitement. On la transporta dans la chambre de l'Ouest, mais elle semblait endormie d'un sommeil d'Immortelle, et la vieille s'attendait à voir son âme s'envoler. On courut chercher un médecin.

Sa destinée pourtant n'était pas encore accomplie. Elle crut distinguer, entourée de nuages, une jeune femme debout près d'elle, qui lui disait : « Tu n'as subi qu'à moitié le sort fixé pour toi. Tu voulais donc esquiver ta dette de malheur ? Tu rencontreras encore de la peine, que te vaudra ta beauté. L'homme voudrait en finir, mais le Ciel ne le permet pas ; achève ta destinée de fragile roseau : au fleuve Tiên-Duong, nous nous retrouverons, plus tard ».

Pendant une journée entière on lui donna des soins, et elle sortit peu à peu de son sommeil profond. Alors la vieille Tou s'approcha de la moustiquaire et se mit à débiter des paroles mielleuses :

— As-tu donc plusieurs corps, pour en faire si peu



de cas ? Tu ne fais que t'ouvrir au Soleil, et les jours de printemps sont longs encore devant toi. C'est moi qui me suis trompée, entièrement. On ne saurait forcer la pierre et l'or à prendre la nature des nuages et de la pluie. C'est par erreur que tes pieds t'ont fait entrer ici. Attends les jours où fleurira le pêcher ; nous chercherons un endroit convenable où tu seras la fille de la maison. A quoi bon ces actes désespérés qui attirent la réprobation sur la famille ? A quoi bon te faire tort et nous faire tort à nous aussi ?

Kièou, entendant ces raisons, crut voir clairement le vrai et le faux.

« Dans mon rêve, se dit-elle, on me parlait des fautes à racheter d'une première existence, et cela très sûrement venait du Ciel. Si, dans cette vie, je n'arrive pas à payer toute ma dette, je n'aurai qu'un mari dans l'existence suivante. »

Et elle répondit à la vieille, en inclinant la tête :

— Qui pourrait désirer vivre ici ? Si vous êtes sincère, ce sera du bonheur, mais je me demande si demain sera semblable à aujourd'hui. J'ai peur que les galants ne reviennent, et, comme les abeilles et les papillons, ne me frôlent du bout des lèvres. Plutôt que de vivre souillée, mieux vaut mourir pure !



— Tu es entièrement libre, dit la vieille. Mais si demain je ne tiens pas parole, au-dessus de ma tête, le Soleil brille, étincelant !

A ces paroles d'allure sincère, Kièou se calma peu à peu.

Puis, elle vécut seule, n'ayant d'autre société que les montagnes de l'horizon, et les rayons de Lune qui venaient jusqu'à elle. Elle regardait au loin, tout-autour, contemplant l'or du sable sur les collines et la poussière rose de la route, les nuages amoncelés dans le ciel du matin, et les lampes qui s'allument, innombrables, quand vient la nuit. Le souvenir de son amour et le souvenir de son pays se partageaient son cœur. Elle rêvait au soir où, sous la Lune, elle s'était engagée à celui qu'elle aimait ; chaque jour, en vain, elle attendait de ses nouvelles ; isolée au bord du ciel, au coin de la mer, elle conservait dans son esprit son image inaltérable. Elle revoit ses parents, assis devant la porte : qui donc maintenant les évente les jours d'été, ou les protège contre le froid d'automne ? Comme ils sont loin ! Le bel arbre du jardin a dû grandir encore, et le tronc dépasser une brassée de tour... Elle regarde, pensive, le port à l'heure du soir, les barques qui étendent leurs voiles comme des ailes. Elle regarde,



attristée, l'eau qui sort de la source : où vont les fleurs que le courant entraîne, éparpillées ? Elle regarde la plaine herbue et monotone, les nuages et les lointains de la terre qui se confondent dans la brume bleutée. Elle regarde le vent rouler les vagues, dont le fracas arrive jusqu'à elle. Autour d'elle, la nature et les hommes, tout lui est étranger, et elle exprime en vers de quatre caractères son isolement et sa détresse.

楚
明



Seu-Khanh

En laissant retomber le store de la fenêtre, elle entendit une voix qui répétait ses rimes. C'était un jeune homme, à peine parvenu au printemps de la vie, d'aspect élégant et vêtu avec recherche. Kièou pensa qu'il était aussi d'une famille de lettrés. Elle s'informa et apprit qu'il s'appelait Seu-Khanh ; à sa vue, elle se sentit naître une vive sympathie : « Il est d'une beauté céleste, pensa-t-elle, mais c'est, hélas, par un hasard qu'il est venu ici. L'oiseau Hac ne souffrirait point qu'on maltraite une fleur. Quel dommage qu'il ne me connaisse pas, il me sauverait comme en se jouant ». Elle pensait à lui, et son cœur était indécis et troublé. « Qui me dira ce qui se passe dans mon



cœur, et quand donc en aurai-je fini de l'existence et de ses tourments? » Enfin elle se risqua à lui envoyer quelques mots, où elle lui disait son histoire, espérant en lui pour la tirer de l'abîme où elle sombrait. Le lendemain, à l'heure où les rayons dissipent la rosée, une complice fit parvenir le billet; et quand le ciel, à l'occident, fut tout doré elle reçut en réponse des nouvelles du jeune homme. Sa lettre contenait deux caractères seulement : « A-la-nuit, Sortir » ; mais en les décomposant, elle découvrit un autre sens : « le vingt-et-un, à l'heure du chien ».

Les oiseaux du soir rentraient dans la forêt, la fleur de l'arbre-à-thé luisait sous le croissant : près du mur de l'Est, les branches remuèrent; ouvrant la fenêtre, Kièou vit entrer Seu-Khanh. Honteuse, mais prenant courage, elle sortit pour le saluer et lui exposer tout en détail.

— Je suis une infime lentille d'eau égarée. J'ose me confier à vous, entièrement, pour vivre ou pour mourir. Ensuite, je saurai reconnaître mes obligations envers vous.

Assis en silence, le jeune homme réfléchit et hocha la tête.

— Je suis là, dit-il. Est-il besoin de personne? Vous



avez bien entendu parler de moi ? La mer où vous sombrez, je la comblerai entièrement !

— Dix-mille grâces, répond Kièou ; ainsi donc, je vous prie de résoudre tout-de-suite ce qu'il faut faire.

— J'ai un cheval aussi vite que le vent ! J'ai des flèches sous ma tente ! Je suis de la race des vaillants ! Saisissez l'occasion, fuyez en cachette. Parmi trente-six moyens, n'est-ce pas là le meilleur ? Vienne l'ouragan ou vienne la pluie, moi je serai là, qu'y aurait-il à craindre ?

Ces paroles mirent le doute dans l'esprit de Kièou ; mais elle était allée trop loin, et puis, que lui importait ? Elle décida de s'exposer les yeux fermés pour voir comment tournerait sa fortune. Ils sortirent tous deux en secret, montèrent à cheval, et partirent ensemble. Les veilles de cette nuit d'automne s'écoulèrent, le vent sécha les feuilles des arbres, et les montagnes absorbèrent la Lune. Puis le coq chanta, et l'on entendit des voix d'hommes en tumulte. La jeune fille, anxieuse, perdait courage : Seu-Khanh avait tourné bride, elle était seule, ne sachant que faire, et errait à l'aventure.

« Le ciel créateur m'accable, pensa-t-elle, et me traite vraiment trop mal ». Des gens arrivaient en courant, devant et derrière : elle restait impuissante, n'ayant



ni griffes pour s'enfoncer en terre, ni ailes pour s'élever dans le ciel. Alors la vieille Tou se précipita, la saisit, et, l'entourant d'une tempête d'injures, l'emmena tout d'une haleine à la maison; sans rien lui demander, elle se mit à la rouer de coups avec une tumultueuse violence. Quel homme de chair et d'os aurait pu supporter ce massacre d'une fleur rose? Elle criait sa soumission, suppliait en vain, la vieille, la prenant par les cheveux, frappait le dos et la tête, et le sang coulait.

— Je suis une fille insignifiante, dit Kièou, loin de mon pays, loin des miens. Maintenant ma vie et ma mort sont en vos mains. Je me résigne et me sou mets; je suis de peu d'importance et j'accepte mon sort, mais épargnez votre capital!

La vieille Tou, ayant obtenu cette promesse, la fit mettre par écrit pour plus de sûreté.

Il se trouvait là une des pensionnaires, nommée Ma-Kièou, qui eut pitié de la jeune fille, et, après une laborieuse discussion avec la vieille, l'emmena chez elle se reposer, et commença aussitôt à bavarder:

— On vous a trompée, c'est bien sûr. Où a pu aller ce Seu-Khanh? Il vous fait une réputation de "maison-bleue"! A lui seul, combien en a-t-il perdues déjà, de fleurs d'hibiscus! Il tire son sabre et machine des



ruses : quoi d'étonnant que ce magicien s'entende avec cette vieille sorcière. Si vous avez trois cents taëls, donnez-les. Sinon, en voilà assez de ces histoires, et assez de lamentations ! Quoi donc ? Mais c'est la vie !

— On m'avait pourtant fait des serments solennels et donné des paroles sérieuses, comment peut-il y avoir des hommes aussi méchants ?

A ce moment, Kièou vit entrer une vilaine figure, semblable à l'écorce de l'aréquier ; c'était Seu-Khanh, qui se mit à crier très fort :

— On me raconte qu'il y a ici une fille qui m'accuse d'avoir attiré sur elle le vent et les nuages ? Regarde un peu si tu reconnais cette figure-ci ?

— Cela suffit, dit Kièou. Vous dites que non, alors moi aussi je dis que non !

Seu-Khanh, furieux, l'accabla d'injures et s'avança pour la frapper.

Le Ciel nous a vus, s'écria-t-elle, et sait que c'est vous qui m'avez entraînée, et m'avez fait tomber dans un puits sans fond ! Pouvez-vous encore mentir ? J'ai toujours votre lettre de deux caractères. Si je connais cette figure ? certes, à qui serait-elle ?

Tout le monde entendait cela et s'indignait contre cet homme dépourvu d'humanité. Sa conduite était



évidente, aussi chercha-t-il la porte pour disparaître rapidement. Kièou, tout en larmes, se voyait, pur cristal, clair argent, souillée par la vie suivant la loi commune. Dans une première existence, elle n'avait pas suivi la Voie du Bien ; dans cette vie, il lui fallait compléter sa dette pour que l'ordre soit rétabli.

Lorsque le temps fut venu où brille le miroir éclatant de la Lune, la vieille s'approcha, et, sans aucune retenue, fit la leçon à Kièou :

— Le métier du plaisir est fait de peine et de travail, dit-elle. Petite, il nous faut, à nous autres, savoir beaucoup de choses !

— La pluie et le vent m'accablent, dit la jeune fille. J'ai sacrifié mon corps, et voici donc quel sera ce sacrifice !

— Les hommes se valent tous, continuait l'autre. Chez nous, celui qui a de l'argent sera toujours bien accueilli, et, à la maison, il trouvera beaucoup de jolies choses. La nuit la porte s'ouvre ou se ferme avec précaution ; le jour, on reste seule, ou en discrète compagnie. Apprends par cœur les sept caractères du cercle d'en-dehors, et les huit procédés du cercle d'en-dedans. Apprends à donner le plaisir vraiment complet, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que le corps



roule, inerte comme une pierre, jusqu'à ce que le sentiment de la vie soit devenu confus et trouble. Il faut savoir accueillir les compliments, prendre les manières qui conviennent, répondre aux paroles légères, et rire des plaisanteries fleuries. Tout cela, c'est le métier de la maison, et lorsque tu le connaîtras bien, alors tu seras digne d'être fille de joie.

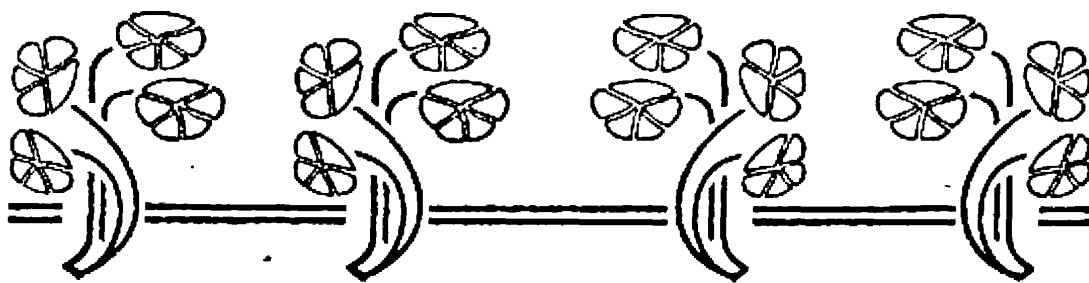
Kièou baissait la tête, et écoulait cet enseignement, les sourcils froncés, pareils au croissant de la Lune, ou bien le visage pâli, perdant sa couleur rose. Dans la vie elle trouvait bien des choses étranges et dures à supporter. Elle avait pitié d'elle-même, au souvenir du passé très pur, en voyant ce qu'elle devait apprendre. Mais elle était abandonnée aux mains de la vieille, il n'y avait plus rien à faire.

On baissa les rideaux de la "maison-bleue", et le prix de cette pierre précieuse s'éleva démesurément. Qui dira combien de ceux qu'on appelle "abeilles et papillons" vinrent s'épuiser d'amour? L'éclat des rires emplissait la nuit, et il semblait que l'enivrement durerait des mois entiers. On venait, en foule bruyante comme les feuilles sous la brise, comme les oiseaux sur les branches. Mais quand l'ivresse se dissipait au matin, Kièou faisait retour sur elle-même et ressentait



une peine affreuse. Où était le temps d'autrefois ? Elle ressemblait maintenant à une fleur qu'on a jetée sur la route ; son visage, endurci, ne savait plus rougir, et son corps ne craignait plus les "abeilles" ni les "papillons". Elle se donnait à tous, indifférente, ignorant encore le plaisir. Partout, elle ne trouvait que des sujets de tristesse ; ses parents profitaient, sous les mûriers et les ormeaux, des rayons brillants du soir de la vie, mais l'ombre de ces mûriers s'allongeait de jour en jour. Son fiancé était si loin, comment aurait-il su son amour ; et lorsqu'il reviendrait, il chercherait le rameau printanier qui, brisé déjà, continuerait à passer de main en main. Le temps coulait, languissamment, et tour-à-tour brillaient au ciel la Lune d'argent, le Soleil d'or...

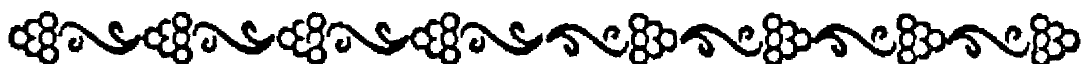




III



L'arriva un jour un voyageur, nommé Thuc-Sinh, fils, lui aussi, d'une famille de lettrés. Il avait accompagné " l'ancêtre-sévère ", comme on appelle le Père-de-famille, venu à Lem-tri pour ouvrir un commerce. Ce Thuc-Sinh, désira la petite Kièou sur sa réputation ; il lui fit porter sa carte de visite, imprimée sur papier rouge, et dans un pavillon élégant ils unirent leurs visages de fleur-de-pêcher. Ils se trouvèrent mutuellement si séduisants, si désirables en tous points, que leur amour grandit très vite, comme poussent les frêles branches du Sorbier-de-mer. Ils s'aimaient avec passion, avec fureur ; qui donc saurait retenir son cœur par les nuits de prin-



temps ? Un même lien les avait unis, et personne n'aurait pu les détacher. Ils se voyaient le matin et le soir, et leur sentiment, d'abord incertain comme le vent et la Lune, devint ferme et solide comme la pierre et l'or. Et justement, l'heureux hasard voulut qu'à ce moment le vieux père retournât dans sa province. Le jeune homme se sentait presque entièrement ensorcelé ; les jours de printemps passaient trop vite, et il en oubliait de partir.

東
生



Thuc

Kièou et lui, vidaient ensemble des tasses de vin, ou composaient des poèmes dignes des Génies. Aux matins parfumés comme aux midis nuageux, ils faisaient de longues parties d'échecs, ou bien ils accordaient leurs cithares. Ils étaient emportés par ce flot mystérieux qui renverse les citadelles, ravage les maisons et les palais comme en se jouant. Et comme Thuc était de ceux qui lancent les sapèques à pleines mains et dépensent mille pièces d'or sans compter, pour une heure de joie, la vieille se faisait obséquieuse, car la vue de l'argent fascinait son âme insatiable.

Sous la Lune, déjà, le coucou avait lancé son cri ;



en haut du mur, les fleurs éclatantes du grenadier flamboyèrent. Kièou faisait brûler des parfums, ou dessinait des fleurs sur la soie rouge ; véritable pierre précieuse, blanche comme l'ivoire, elle semblait une statue vivante, et le jeune homme l'admirait chaque jour davantage.

Un jour, il fit sur elle une pièce de vers alternés. Kièou dit :

— Je connais votre cœur ; chaque syllabe est de jade et de perles, chaque ligne de soie brochée et de brocart.

Elle s'efforçait de faire correspondre ses rimes aux siennes, mais lui restait tout à son idée. Elle dit :

— Je vous prie de me considérer comme battue aujourd'hui.

— Pourquoi, répondit-il, dire des choses extravagantes ? Ce rameau-là ne sort pas de l'arbre que tu crois !

A ces mots, la jeune femme se sentit submergée par un océan de tristesse.

— Votre esclave, dit-elle, n'est qu'une fleur arrachée de la branche, et vous, un papillon qui vient voler autour ! Il y a, chez vous, " la-maîtresse-



du-printemps", votre femme principale ; à quoi bon mentir ?

— Depuis le jour où je t'ai rencontrée, dit Thuc, mon cœur est lourd d'être attaché à toi ; je cherche le moyen de te garder cent ans, mais il faut d'abord sonder la source et reconnaître le lit du fleuve.

— Dix-mille grâces, répondit la jeune femme. Mais je crains que, pour vous, me prendre comme épouse, et pour moi, vous suivre, cela ne soit pas si facile. Ici nous étions bien tranquilles pour nous aimer ; mais lorsque mon fard sera parti et tout mon parfum dissipé, me garderez-vous encore ce même amour ? De plus, jusqu'à présent, votre femme est maîtresse dans la maison : si vous en amenez une autre, votre affection devra se partager. Que suis-je, moi toute petite, pour amener des tempêtes sur l'océan de votre ménage ? Si vous avez l'autorité, protégez-moi ; mais si la sienne est plus grande que la vôtre, n'allez pas me jeter dans la gueule du lion. Il y a encore, au-dessus, votre père, qui, peut-être ne me repoussera pas, mais ne pourra sans doute pas m'aimer : est-ce qu'on s'occupe du lierre de la porte ou des fleurs sur le mur ? Découvrez un moyen parfaitement convenable, je veux vous obéir entièrement.



— Tout cela n'est pas sérieux, dit Thuc. Il ne s'agit pas de faire route pour un pays lointain. Me voici tout près de toi, qu'importe le reste ? Que mon projet soit accueilli par le calme de la pierre, ou qu'il soulève l'ouragan et la tempête, je me risquerai de même.

Devant la mer et les montagnes, ils échangèrent des serments et prononcèrent des paroles graves ; et, la nuit suivante, ils la trouvèrent trop courte pour leur amour.

La Lune avait plongé derrière les montagnes : ils sortirent sous les bambous, pour profiter de la fraîcheur, puis, ayant reconduit Kièou, Thuc chercha une retraite provisoire où cacher la jeune femme. Il se préparait à la guerre comme à la paix, et s'en fut demander conseil à un écrivain public, qu'il chargea aussi de préparer le terrain.

On lança comme une flèche la nouvelle en pleine figure de la vieille Tou, qui dut s'avouer battue et demander la paix. On apporta l'argent, qui fut aussitôt versé ; puis on exposa cette affaire de femme de second rang au juge du tribunal, qui l'examina et trouva tout en règle. Alors, aussi vite que remontent au ciel les Immortels, tous deux disparurent de la poussière du monde humain.



Dans une maison écartée, ils vivaient unis, et la mer de leur affection était de plus en plus profonde, comme aussi le fleuve de leur amour de plus en plus puissant. L'encens brûlait d'un feu toujours plus vif, le jade était toujours plus pur, et toujours plus brillant l'éclat du nénuphar.





ILS étaient ensemble depuis six mois, et commen-
çaient à s'habituer au son de leurs voix ; aux
branches vertes du jardin se mêlaient des feuilles d'or,
et les jeunes pousses du mûrier d'automne, parais-
saient ; quand on vit arriver une voiture portant le père
de Thuc. Aussitôt sa colère s'éleva comme un vent
d'orage, et, tout enflammé, il arrêta que son fils et
Kièou devaient se séparer. Et pour trancher bien net,
il dit qu'il allait « renvoyer la figure fardée à sa mai-
son-bleue ». Le voyant bien décidé, Thuc se risqua
à parler à son cœur et à le supplier.

— Votre fils sait la grave faute qu'il a commise,
et vos reproches, violents comme le tonnerre, durs
comme le marteau et la hache, il les accepte. Il
regrette ce qui est fait, mais étant stupide, comment
agirait-il avec intelligence ? Même si nous n'étions
restés qu'un jour ensemble, comment briserait-on
volontairement les cordes d'une cithare ? Si vous ne



voulez pas tenir compte de mon amour, arrive que pourra, je n'ai rien à regretter pour moi-même !

Voyant qu'il répétait toujours les mêmes paroles obstinément, le Père sentit son foie s'échauffer, et alla porter l'accusation au tribunal ; alors ce fut comme si, sur une terre unie, s'élevaient des ondes

東翁



Thuc-Ông

tumultueuses. Le préfet envoya la feuille de citation, et fit examiner l'affaire ; après quoi tous durent suivre les satellites jusqu'à la cour fleurie, se prosterner et rester agenouillés ; mais en levant les yeux ils aperçurent un visage de fer, extrêmement sombre, à l'aspect imposant et majestueux, qui prononça ces paroles sévères :

— Ce jeune niais a les mœurs d'un débauché, mais cette femme est une misérable fille, un débris de fleurs, un reste de parfums, qui emprunte la couleur du fard pour attirer les fils des Cent-Familles. A examiner les faits de la cause, de quelque côté que l'on se fourne, on demeure indécis. Selon la justice, en cette affaire, voici ce que nous décidons : il y a deux routes à suivre, celle que vous choisirez, vous la suivrez librement. Ou bien, selon



la justice, on va vous appliquer le supplice convenable, ou bien on va vous ramener dans votre "maison-bleue".

— Le choix est déjà fait, dit la jeune femme, je ne me prendrai plus dans la toile de cette vieille araignée. Pure ou souillée, je suis une créature humaine, cependant, qui supporte, obéissante, la foudre de vos décisions.

— Selon la justice, ordonna le préfet, appliquez le supplice convenable.

On serra le cou de cette fleur fragile entre trois bambous, et elle accepta son sort, sans crier à l'injustice, se tordant et se repliant sous les coups de rotin. Elle était seule dans la cour, étendue sur le sable ; elle pensait tristement à son amour pour Thuc, et comme elle l'apercevait de loin, elle avait plus de peine encore. Thuc s'écria en pleurant :

— Je suis responsable de cette sanglante injustice. Elle a commencé par m'écouter, et elle ne peut y échapper maintenant ; comment pouvait-on s'attendre à cela ? N'y a-t-il personne qui ait pitié de cette fleur d'amour ?

Les oreilles du préfet percevant quelque chose de ces paroles, il força le jeune homme à lui dire tout ce



qu'il avait dans le cœur, et à raconter d'un bout à l'autre l'histoire de ce mariage.

— Elle avait tout prévu, dit-il, les choses immédiates et les choses lointaines, et ce qui lui arrive aujourd'hui. La faute en est à moi, qui ai voulu agir tout seul, et c'est moi qui l'ai conduite où elle en est.

Le préfet, touché, se départit de sa majesté grave, et ordonna d'enlever les liens. Il dit :

— Si tout cela est vrai, cette fleur-d'amour sait cependant discerner le vrai du faux.

— Ayez pitié de cette humble mousse, dit le jeune homme ; dans sa condition, elle a quelque talent littéraire.

— Vraiment ? cela est fort bien, dit en riant le préfet ; qu'elle nous fasse un essai sur le caractère "cangue", afin de montrer son talent.

Kièou accepta, prit le pinceau et traça un poème, qu'elle tendit au magistrat ; il fut frappé d'admiration, et dit :

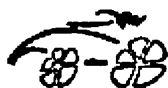
— Cela surpasse les meilleures pièces de l'antiquité. A ce talent, à cette beauté, mille pièces d'or ne sauraient faire équilibre. L'union de ces deux êtres vaut l'alliance des états de Chèou et de Tren. Assez de cruauté et de colère ; à quoi bon détruire l'accord de



la cithare ? Les voici devant le tribunal : au-dehors il y a la raison, mais au-dedans il y a le cœur. Les affaires de fils et de bru sont des affaires de famille : que ces dissentiments soient oubliés !

Aussitôt il fit tout préparer pour la cérémonie, une chaise-à-porteurs aussi vite que le vent, des torches rougeoyantes, brillant comme des étoiles, et l'on conduisit le couple jusqu'à sa demeure élégante.

Thuc aimait Kièou pour sa beauté, et l'admirait pour son talent, et le vieux Père lui-même, renonça aux paroles violentes. Le parfum de l'orchidée embaumait la maison, et, après les jours amers, ils trouvaient la vie plus douce encore qu'autrefois.





DANS la maison isolée où ils vivaient, Kièou, par une nuit limpide, craignant pour son amour, parla de leurs affaires personnelles et privées.

— Depuis que moi, faible roseau, j'observe l'obligation de vous suivre et de vous obéir, il s'est écoulé près d'une année. Chaque jour se passe et vous ne recevez pas de nouvelles de votre maison. Vous êtes plein d'ardeur amoureuse envers une humble liane, et plein de froideur pour votre femme principale, votre compagne de toujours. Il lui serait bien facile d'avoir des soupçons, qui donc nous en garderait ? J'ai appris qu'elle vit suivant les Rites et parle selon la Loi : il faut craindre beaucoup ces cœurs extraordinaires. Il n'est pas facile de sonder le fond de la mer, mais il n'est pas commode non plus de mesurer le lit d'un fleuve. Quant à nous, nous n'arriverons pas à dissimuler plus longtemps ; elle ne donne plus de ses nouvelles, peut-être y a-t-il déjà quelque chose. Je vous



demande d'aller tout-de-suite chez vous, d'abord pour lui faire plaisir, ensuite pour savoir sa pensée. Jour et nuit vous êtes hésitant, comme si vous ne saviez pas ce qu'il faut faire.

Thuc comprit qu'elle parlait avec droiture, et se décida à partir. Il alla prévenir son père, qui l'engagea aussi vivement à retourner dans sa famille, et lui offrit une tasse de vin, en guise d'adieux.

Au moment de se séparer, leur tristesse à tous deux fut profonde. Thuc gardait dans sa main la main de Kièou, en soupirant, et les paroles s'étranglaient dans sa gorge. La jeune femme dit :

— Voici que vous vous en allez au-delà des fleuves et des montagnes, aussi loin que la haute mer. Tâchez que tout s'arrange au mieux dans votre maison, j'en serai bien contente. Mais qu'aviez-vous besoin de vous encombrer de ma personne ? Aussitôt arrivé, risquez quelques allusions à mon égard ; si c'est la tempête et la guerre, que votre première épouse commande, moi je suivrai mon sort, et cela vaudra mieux que de toujours dissimuler. Nous nous aimons : pensez, je vous prie, aux paroles échangées. Buvez cette tasse en souvenir d'aujourd'hui : l'an prochain, à la même nuit, j'espère vous attendre pour la tasse du retour.



Thuc monte à cheval, et ils se quittent. La poussière rose en tourbillons couvre la selle. Il essaie de voir Kièou, mais elle a disparu derrière les arbres verts. Elle rentre, et reste seule tout au long des cinq veilles de nuit, tandis que Thuc parcourt mille lieues, tout seul.

官
姐



Hoan-Theu

Or la femme principale de Thuc était de l'illustre famille des Hoan, fille d'un ministre de l'intérieur, et s'appelait Hoan-Theu. La brise de l'existence l'avait poussée suivant une route favorable, et, auprès de son mari, elle avait eu des jours heureux. Depuis qu'elle savait qu'une fleur nouvelle avait été ajoutée au jardin, les bavardages marchaient ferme, mais aucune nouvelle précise n'entrait dans la maison. Et, comme le feu qu'on étouffe dans son cœur n'en devient que plus ardent, sa colère montait contre l'ingrat qui gaspillait son cœur en d'obscures débauches. Elle se disait :

« S'il m'avait tout avoué, j'aurais été indulgente pour cette inférieure, et c'était le moyen de me placer au-dessus d'elle. Je serais bien bête de ne pas garder la direction de la maison, mais il ne servirait à rien



de me faire une réputation de jalousie. Conservons tout cela soigneusement enfermé ; à quoi bon se servir de procédés ridicules ? Il se croit à l'abri, loin de moi, il dissimule ; mais moi aussi je sais dissimuler. D'ailleurs je n'ai rien à craindre, une fourmi dans une tasse ne s'aurait s'échapper. Je vais m'arranger pour qu'ils ne puissent pas se reconnaître, je vais l'accabler au point qu'elle ne puisse plus lever la tête ; et à lui, qui a vendu sa barque pour avoir une planche pourrie, je lui apprendrai ce que je vaudrai. »

Elle gardait un secret absolu et fermait les oreilles aux racontars qui voltigeaient, au gré du vent, sur les toits de la ville.

La semaine suivante, deux hommes tout-à-coup lui apportèrent la nouvelle, dans l'intention de se concilier ses bonnes grâces. Sa colère aussitôt s'éleva, tumultueuse.

— Horrible ! s'écria-t-elle. Ce sont des histoires forgées et brodées pour me faire de la peine. Est-ce que mon mari est comme les autres ? Tout cela certainement vient des médisants et des jaloux !

Et prenant un air féroce et majestueux, elle donna un soufflet à l'un, et à l'autre elle brisa les dents. Qui donc encore aurait osé risquer un mot ? Du matin au



soir, elle allait et venait dans la « Chambre-à-Broder », l'air dégagé, souriante comme si de rien n'était.

Tandis qu'elle faisait, jour et nuit, des projets dans sa tête, Thuc arriva devant la maison, et descendit de cheval. Ils parlèrent de la séparation et de l'arrivée, se demandèrent l'un à l'autre s'ils avaient eu froid ou chaud ; leur affection en fut toute renouvelée, et leur amour se ranima. Le dîner de retour fut plein de gaieté, et pourtant Hoan-Theu restait préoccupée dans son cœur. Le jeune homme, qui était revenu pour connaître les intentions de sa femme, gardait sur ses affaires personnelles un silence embarrassé ; il riait sans motif, ou parlait comme un homme ivre, mais n'avancait en rien. Quant à Hoan-Theu, aucune torture n'aurait pu lui faire dire ce qu'elle pensait ; elle craignait, en tirant une liane, d'ébranler toute la forêt, et de tout perdre d'un coup. Elle dit pourtant :

— Autrefois, qu'il s'agisse de perles et d'or ou de choses sans importance, nous avions l'un en l'autre une entière confiance. J'admire les gens qui parlent à tort et à travers et racontent des choses insensées.

Voyant qu'elle plaisantait, il répondit dans le même sens, pour se mettre à l'abri des coups :

— Quant à rire avec les " visages-fardés " et les



"lèvres-peintes-en-rouge", je n'ai eu pour société, durant mes longues veilles, que ma lampe et les rayons de la pleine Lune !

Cependant il ne rêvait que de voyages et de frontières, de saisons entières passées dans le vent et sous la Lune. Mais il n'osait toujours rien dire, si bien que Hoan-Theu finit par se risquer :

— Voici un an que vous êtes loin de votre père aux cheveux blancs. Vous devriez aller à Lem-tri lui rendre vos devoirs.

Le cœur de Thuc s'épanouit, et son cheval fila tout droit, vers les rivières et les montagnes, et les campagnes où vivent les hommes. Il vit l'eau refléter le ciel, à l'horizon s'élever les murs des villes fortes, et les collines roussies par le soleil.

Mais à peine était-il parti que sa femme s'en alla chez ses parents, et raconta ses chagrins à la Consolatrice-de-la-Maison, l'ingratitude de son mari, et tout ce qu'elle souffrait. Elle dit :

— Ma colère ou ma jalousie pourraient lui faire honte, et je ne suis pas sûre qu'on m'approuve. Aussi convient-il d'agir en-dessous. J'ai préparé un plan à longue échéance. Pour aller à Lem-tri par terre, il faut un mois entier, mais par voie d'eau, la route directe



est moins longue. Je vais faire préparer un bateau et choisir des gens de la maison, et ils me rapporteront cette femme pieds et poings liés. Alors je la ferai souffrir jusqu'à épuisement, jusqu'à ce qu'elle demande grâce, j'assouvirai ma haine d'abord, et après je ferai d'elle une créature ridicule.

Sa mère l'approuva pleinement et lui donna toute liberté. On prépara un bateau, la voile, le gréement; deux serviteurs, Chien-de-Chasse et Epervier, choisirent encore quelques vauriens de leur espèce, de ceux qu'on appelle des "Bâtons-Étincelants". Ils reçurent les instructions nécessaires, et, poussés par une brise favorable, ils  traversèrent le lac immense.

Kièou, depuis qu'elle était seule, demeurait triste. La boucle de cheveux coupée pour son amant avait repoussé et atteignait l'épaule. Le vent de la nuit d'automne entraît par la fenêtre ouverte; la Lune à demi pleine, et les Trois-Étoiles étincelaient au ciel. Elle brûlait un bâton d'encens dont la fumée montait, légère, et elle priait du fond du cœur, — quand, tout-à-coup, de sous les



Chien-de-Chasse



Épervier

fleurs, la bande des pirates s'élança, hurlant à la manière des esprits, effroyables comme des diables malfaisants. Terrifiée, la jeune femme ne savait que faire ; on lui avait fait prendre quelque boisson stupéfiante, et tout lui paraissait confus comme un cauchemar. Très vite, ils la hissèrent sur un cheval, puis mirent le feu aux quatre côtés du pavillon. Il y avait un cadavre abandonné au bord du fleuve : ils l'apportèrent dans les flammes ; personne ne se douterait du stratagème. Les serviteurs, épouvantés, s'étaient cachés sous les buissons, derrière

les arbres. Le vieux Père, dont la maison était toute proche, vit les flammes et s'effraya. Il accourut avec ses domestiques ; on lança de l'eau sur le feu et on se mit à chercher fièvreusement la jeune femme. Le vent activait les flammes, qui s'élevaient encore. On avait beau chercher, on ne trouvait point Kièou, ni dans le puits, ni dans les broussailles ; on alla voir à l'endroit où était auparavant sa chambre, on y vit quelques os qui achevaient de brûler. Tous furent convaincus que c'était elle, et le vieux père pleura beaucoup ; il songeait à son fils, parti au loin, et à cette malheureuse



filles, belle et douce. Il fit emporter ces restes dans la maison, les fit ensevelir et commença les cérémonies.

C'est alors qu'arriva Thuc, qui avait pris la route de terre. Il se dirigea vers l'endroit où il croyait trouver la Chambre-des-Livres : ce n'était plus qu'un tas de cendres et de charbons, quatre murs exposés au soleil, à la pluie. Entrant dans la maison de son père, il voit au milieu de la grande salle, un autel, des tablettes funéraires : celles de Kièou ! Il apprit tout, et la douleur lui tordait les entrailles, le chagrin lui brûlait le foie. Il se roulait sur le sol en pleurant : « Hélas, cette petite enfant ! une mort pareille ! moi qui croyais la retrouver ! qui aurait dit que nous nous étions quittés pour toujours ? »

Il l'aimait, il pensait à elle, et il souffrait.

Puis il entendit parler d'un sorcier qui vivait dans la région, versé dans l'art de faire voler les talismans, d'invoquer les Esprits et de se rendre à la Sombre-Capitale. Qu'ils soient au Pays des Trois-Joyaux ou à celui des Neuf-Sources, il ne manquait jamais de rapporter des nouvelles des disparus. Thuc lui offrit des présents et lui demanda de chercher à voir Kièou, afin de l'interroger. Le sorcier se prosterna devant l'autel, et son âme s'envola aussi vite que brûle un

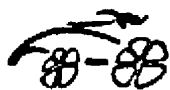


bâtonnet d'encens. Puis il revint à lui, et exposa en paroles lumineuses ce qu'il savait.

— Je n'ai pas vu cette jeune femme, mais je connais sa condition. Elle a encore beaucoup de malheurs à subir, et sa dette est vraiment lourde. Comment serait-elle morte ? Dans un an d'ici, informez-vous, vous aurez de ses nouvelles. Vous serez face-à-face, l'un et l'autre, vous voudrez vous regarder, mais vous n'oserez pas le faire. Étrange, vraiment !

— Qu'est-ce que toute cette histoire extraordinaire, dit Thuc. Faut-il vous croire ? Est-ce que cela ne dépasse pas les balivernes des devins ? Comment voulez-vous que je puisse la revoir en ce monde ?

Il regrettait sa petite fleur perdue, et désespérait d'en trouver jamais une semblable.



Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section
ASE 2184
BIBLIOTHÈQUE



CHIEN-DE-CHASSE et Épervier s'étaient acquittés de leur mission. Ils transportèrent leur prisonnière avec précaution jusqu'au bateau, hissèrent la voile et firent route pour rentrer. Aussitôt arrivés, ils rendirent compte et mirent provisoirement la jeune femme, toujours endormie, dans une chambre près de la porte. Peu-à-peu, Kièou se réveilla, et s'étonna de se trouver dans ce palais inconnu. Très inquiète, à peine encore revenue à elle, elle entendit une voix dure lui ordonner de se faire voir, et des servantes la bousculèrent. Elle les suivit, terrifiée, et se trouva dans une salle immense, où, sur une tablette suspendue, elle put lire :

“ Président des Ministres du Conseil Céleste ”.

En plein jour, des bougies brûlaient des deux côtés, et sur un lit orné des Sept-Joyaux, elle vit une dame, assise. Cette dame lui posa des questions innombrables, auxquelles elle répondit en racontant toute



l'histoire. Alors l'orage violent de la colère éclata. Hoan-Theu l'insulta, l'appelant "misérable" et "fille perdue", puis elle cria :

— Oui, tu n'es qu'une voleuse, une esclave évadée, ou alors une de celles qui se trompent de mari, un chat sauvage qui rôde sur les tombeaux, une aigrette nourrie d'ordures ! Ton affaire n'est pas claire ; tu es venue te remettre entre mes mains, et tu prends des airs orgueilleux et suffisants ? Où sont donc les porteurs de rotin ? Qu'on lui en donne trente coups, pour qu'elle sache une bonne fois la force de mon bras !

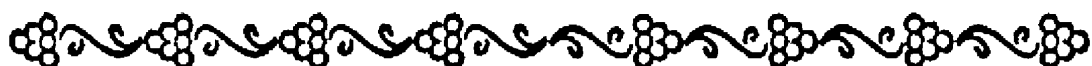
Kièou aurait eu cent bouches qu'elle n'aurait pas pu discuter. Les servantes se jetèrent sur elle, et la frappèrent brutalement, à coups de bambou. Puis on changea son nom en celui de "Fleur-Esclave", et elle dut se tenir dans le quartier des femmes, pour servir la maîtresse à son tour. Elle suivit la foule des esclaves vêtues de bleu : elle était couverte de blessures, ses cheveux étaient en désordre, sa chair couleur de plomb. Mais que lui importait ?

Plus tard, elle fut affectée au service personnel de Hoan-Theu. Elle ignorait si ce devait être la Prison-Infernale ou le Chemin-du-Ciel, mais, soir et matin,



elle arrangeait le turban, peignait les cheveux de la maîtresse, se gardant de manquer à ses devoirs de fille-servante. Un soir que le ciel de la nuit était doux, Hoan-Theu lui demanda si elle savait jouer des instruments "de-bambou-et-de-soie", pour charmer ses loisirs. La jeune femme accorda aussitôt la cithare, et fit entendre des airs plaintifs, des accords harmonieux, qui alanguissaient le cœur. La maîtresse de maison parut touchée, et dépouilla en partie son air majestueux et dur envers la petite servante. En fait, Kièou n'espérait plus qu'en une vie future pour être réunie à son amant. De tous côtés, elle ne voyait que des nuages blancs; elle ne savait pas où était sa maison d'autrefois; et les Lunes et les jours passaient.

Mais le chagrin est long et les jours sont courts; après l'hiver revint le printemps, et Thuc pensa à regagner sa demeure parfumée. Songeant à son pays, il décida d'en reprendre la route, et son épouse principale vint le recevoir à la porte, avec des démonstrations fort bien simulées. Lorsque le fleuve de leurs paroles se fut tari, on roula les stores par toute la maison, et l'on fit venir Kièou dans la grande salle, pour rendre ses devoirs au Maître. Elle avança, mais à chaque pas elle était plus stupéfaite. « Est-ce le



soleil qui m'aveugle, ou la lampe qui m'éblouit ? Sans aucun doute, c'est Thuc qui est assis là-bas. A présent je vois clair dans tout cela, je suis tombée dans un piège que je n'ai pas su éviter. Peut-on imaginer de pareilles ruses, peut-on être ainsi malfaisant, à la manière des mauvais Esprits ? Hélas, on nous a trompés tous les deux, mais nous sommes maintenant, lui, au rang de maître, moi, au rang d'esclave. Cette femme plaisante et rit à la surface, mais au fond, elle tuerait les gens sans épée. »

Alors Thuc et Kièou furent face-à-face comme le Ciel et la Terre ; comment faire, et que dire ? Ils se regardent, ils sont émus profondément, et leurs entrailles se tordent comme un écheveau de fils embrouillés. Enfin Kièou, craignant de désobéir, baisse la tête et se prosterne sur la natte. Le jeune homme croyait sentir son esprit vital s'égarer, et son âme s'enfuir, emportée par le vent. Oh ! c'est bien Kièou. Comment a-t-elle pu en venir là ? Nous avons été pris, hélas tout est perdu ! » Et il se mit à pleurer sans bruit. Sa femme, le regardant en face, lui demanda :

— Quelle chose vous attriste ainsi, dès votre retour ?



— Je suis en deuil de mon père, répondit-il, et cela m'afflige infiniment.

— C'est le fait d'un bon fils, approuva-t-elle ; et elle lui tendit une tasse de vin, pour chasser sa tristesse.

Puis les deux époux firent les honneurs du repas de retour, qu'on appelle aussi "festin-pour-laver-la-poussière". Hoan-Theu obligeait Kièou à se tenir près d'eux pour verser à boire ; elle saisissait tous les prétextes pour la reprendre, la faisait s'agenouiller en approchant le visage de son amant, ou servir en touchant presque ses mains. Lui, avait de plus en plus l'air égaré, pleurait, se levait, parlait, riait, sans motif, s'excusant de son ivresse, s'efforçant de changer de sujet ; mais Hoan-Theu ne cessait de tourmenter Fleur-Esclave ;

— Tâche de verser à boire à mon mari, ou bien gare le bâton. Et Thuc, à la torture, ne pouvait avaler les tasses qu'on lui tendait, car il se sentait saturé d'amertume. Alors Hoan-Theu, riant et bavardant, fit préparer un petit concert.

— Fleur-Esclave a tous les talents, dit-elle. Sur l'instrument "de-bambou-et-de-soie", elle va essayer un morceau : écoutez bien !

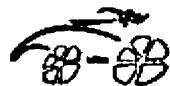


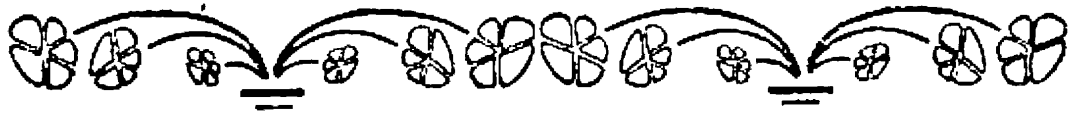
Et la jeune femme, anéantie, s'assit devant le paravent, et les quatre cordes semblèrent pleurer et gémir. Les convives en avaient le cœur serré, et Thuc éclata de rire pour pleurer en secret. Il ne pouvait plus se contenir, il baissa la tête et laissa couler le Fleuve-des-larmes. Hoan-Theu fit de nouveaux reproches à Kièou :

— Quelle idée de jouer ces morceaux à tordre les entrailles un jour de gaieté ? Si mon mari est triste, c'est ta faute, aussi !

Enfin le gong sonna la troisième veille. Hoan-Theu les regarda tous deux en pleine figure, et vit qu'ils étaient d'accord pour souffrir ; alors en elle-même, elle s'en réjouit extrêmement, car leur douleur la vengeait de ses souffrances d'autrefois.

Thuc, pâle et défait, entra dans la chambre-du-phénix, et Kièou veilla toute la nuit près de sa lampe. La jalousie conduit parfois à d'étranges choses : ils étaient séparés maintenant, sans pouvoir se regarder ; toute incertitude avait disparu, il ne restait plus rien de leur union.





LES jours suivants, la maîtresse-de-maison s'arrangea pour se rencontrer souvent face-à-face avec Kièou, et lui poser mille questions ; la jeune femme, pesant avec soin ses paroles, déclarait sa condition misérable et digne de pitié. Hoan-Theu dit alors à son mari :

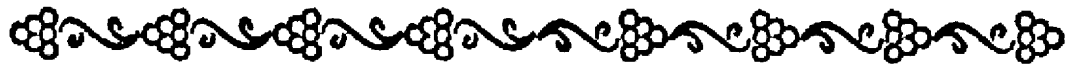
— Je compte sur vous pour trouver la vérité dans tout cela. Thuc crut, à ces mots, qu'on lui rabotait les entrailles. Il se sentait incapable de parler ; mais, craignant de porter préjudice à Kièou, il se risqua franchement à l'interroger. Elle baissa la tête, s'agenouilla sur le sol, et tendit une feuille de papier blanc en guise de supplique, puis expliqua ce qu'elle voulait. Il parut que Hoan-Theu ressentait quelque émotion. Elle donna la feuille à son mari :

— Voici, dit-elle, un grand talent qui n'a trouvé qu'un sort pitoyable. Cette femme était née pour être noble et riche. L'océan du monde a submergé cette



barque fragile. J'ai pitié de son malheur extraordinaire ; ce qu'elle nous demande, c'est un refuge : eh bien, soit ! qu'elle vive dans notre cercle. Il y a au fond du jardin un temple de Quan-em ; il est entouré d'arbres de cent coudées, de fleurs de toutes les saisons, de petits lacs et de coraux. Qu'elle y reste, et garde la pagode en chantant des prières. A l'aurore, quand le ciel commence à s'éclaircir, elle apportera suivant les rites les cinq offrandes de fleurs et de parfums.

On mena Kièou dans la pagode bouddhique. Quit-
tant le monde, elle s'initia aux Trois-Refuges, aux
Cinq-Défenses ; elle laissa son vêtement bleu pour
revêtir la robe jaune, et prit le nom de Source-Puri-
fiante. Quand elle se fut installée au jardin fleuri, il
lui sembla qu'elle approchait de la Forêt-des-Délivrés,
et qu'elle s'éloignait de la Poussière du Monde. Elle
n'avait plus d'espoir sur terre, mais elle échappait à
la honte des joues fardées, des lèvres rouges. En pré-
sence du Bouddha, sa tristesse était comme enterrée.
Le jour, elle suivait le culte, la nuit elle entretenait
l'encens. Elle parlait en riant devant les autres, mais
pleurait quand elle était seule, songeant tristement aux
siens, perdus bien au-delà des montagnes.



Peu après, il arriva que Hoan-Theu, trouvant le temps propice pour faire visite à ses parents, partit dans sa famille. Thuc, saisissant l'occasion, sortit à la dérobée, et s'en vint tout droit au fond du jardin retrouver la jeune femme. Tout en larmes, il s'accusa d'ingratitude :

— Moi, maître de l'Orient, je suis seul coupable envers toi, petite fleur. Doué d'une raison insuffisante, je me suis laissé vaincre par l'astuce d'une femme ; aussi, lorsque je regarde en moi-même, mon cœur souffre, et lorsque je veux parler, les mots s'étranglent dans ma gorge. Je suis prêt à escalader les palais, à descendre au fond des précipices, mais, vivants ou morts, je veux que nous soyions unis, éternellement.

— Comme un bateau de cyprès sur les flots tumultueux, dit Kièou, je flotte ou je m'enfonce au gré du temps et de ma fortune. Ce n'est pas cent ans, mais un seul jour, qu'a duré notre union. Risquez-vous à m'ouvrir la porte, ce sera une lourde preuve d'amour.

— Voilà longtemps que j'y pense, dit Thuc, mais le cœur de ma femme est dur et jaloux ; comment savoir ce qu'il faut faire ? S'il survient de nouveau une tempête mauvaise, ce, n'en sera que plus pénible. Sauve-toi loin, envole-toi bien haut ! Notre amour se



conservera pareil ! Même si les fleuves étaient à sec, et les pierres détruites, le ver-à-soie continuera toujours d'allonger son fil.

Ils parlaient du passé, de l'avenir, n'en finissaient plus ; ils se regardaient, ne pouvaient se lâcher les mains, quand une servante vint leur dire qu'on entendait du bruit ; et Thuc, indécis, n'était pas encore parti, que Hoan-Theu pénétrait sous la vérandah. Elle riait, parlait, disait des choses suaves. Elle demanda à son mari :

— Vous êtes donc venu vous promener de ce côté ?

Lui, cherchant un détour, dit sans conviction :

— Je cueillais des fleurs, je suis allé un peu trop loin, alors je suis venu voir celle dame qui copie des prières.

— Son pinceau est merveilleusement délié, dit Hoan-Theu, louangeuse. Mille pièces d'or ne sauraient équivaloir à son talent.

On versa le thé de "Fleur-de-Prunier-Rose" et très à l'aise, Thuc et Hoan-Theu s'en allèrent ensemble pour rentrer dans la maison.

Extrêmement inquiète, Kièou interrogea la servante sur ce qui s'était passé.



— Mais la Maîtresse était là depuis longtemps ! dit-elle. Elle était debout à guetter, depuis une demi-heure. Tout ce que vous disiez elle l'entendait, vos soupirs, vos paroles d'amour ! Elle m'avait dit de rester à côté d'elle, et lorsque ses oreilles furent saturées, elle est montée ici.

Kièou se mit à trembler, au comble de la frayeur.

« Des femmes de cette trempe, il n'y en a guère, qui possèdent un foie et un cerveau pareils. Après cela, qui donc à sa place ne serait folle de jalousie ? Plus je réfléchis, plus j'ai peur. Et ce Thuc qui rampe sur les mains ! Elle avait pourtant l'air si aimable ; mais quand elle est en colère, elle ne laisse rien voir, et quand elle sourit on ne peut mesurer la profondeur du danger. Il y a ici contre moi la dent du tigre et le venin du serpent. Si elle entoure l'arbuste de tant de soins, c'est pour briser la fleur plus tard. Il faut fuir : mais, les mains vides dans ce pays étranger, j'aurai froid et j'aurai faim ! »

Alors elle prit les objets d'or et d'argent déposés devant le Bouddha, et comme le tambour frappait le premier coup de la troisième veille, elle grimpa sur la crête du mur et sauta. Puis elle suivit la route où s'allongeaient les ombres, sous la Lune couchante.



L'obscurité couvrait les lieues de sable, et entourait les bouquets d'arbres. Le coq chanta dans la nuit brune. La malheureuse suivait sa route, et le ciel, à l'orient, commençait à s'éclaircir, à travers les mûriers. Elle ne savait où aller quand elle aperçut, assez loin, une pagode. Sur la porte étaient inscrits les caractères : Temple-de-l'Appel-au-Repos. Elle frappa, et le gardien la fit entrer. La supérieure, qui s'appelait Douceur-Limpide, et avait le cœur compatissant, lui fit bon accueil en voyant ses vêtements jaunes. Elle voulut l'interroger à fond, mais Kièou cherchait à se dérober.

兜
線



Douceur-Limpide

— Mon pays est la Capitale-du-Nord, dit-elle. Je suis la règle du Bouddha, je vis séparée du monde. Ma supérieure vient aussi, derrière moi ; elle m'a dit de vous porter ces bijoux et de me mettre à vos ordres. Obéissant, je vous les remets aujourd'hui.

Elle donna la cloche d'or et le gong d'argent qu'elle avait pris. Douceur-Limpide la regarda et dit :

— Ainsi vous êtes du couvent de Hang-Thuy, où est une de mes camarades ! Vous, disciple vertueuse.,



vous avez fait seule une longue route. Attendez ici quelques jours.

Kièou s'installa dans le temple ; elle recevait du sel et des légumes ; les mois et les jours passaient sans contrainte. Elle disait les prières qu'elle savait par cœur, s'occupait des parfums et des cierges, et jeûnait comme à son habitude. La supérieure, la trouvant d'une intelligence hors du commun, lui témoignait chaque jour plus de bienveillance, et Kièou répondait en retour par plus de respect.

Puis le printemps s'acheva ; la terre s'était garnie de fleurs, les nuages, au ciel, brillaient d'un blanc d'argent. Un jour, un pèlerin visita la bonzerie ; regardant la cloche et le gong avec attention, il dit les trouver magnifiques, mais ajouta :

— C'est curieux comme ils ressemblent à ceux de la maison de Hoan-Theu !

L'inquiétude gagna Douceur-Limpide, et, sous le ciel de la nuit pure, elle interrogea Kièou de nouveau. Celle-ci, renonçant à cacher l'évidence, raconta son histoire tout entière.

— Maintenant, dit-elle, mon malheur et mon bonheur sont en vos mains.

Douceur-Limpide avait pitié, mais elle avait peur



aussi, et restait incertaine. Enfin elle se décida, et lui dit à l'oreille :

La maison du Bouddha est large ouverte. Mais je crains qu'il n'arrive des choses inattendues, et si vous devez en souffrir, je me le reprocherai toujours. Fuyez, loin devant vous, cherchez votre voie, cela vaudra bien mieux.

Justement, une certaine vieille Bac, habituée à venir apporter à la pagode de l'huile et des parfums, demeurait dans le voisinage. Kièou fut enchantée de trouver chez elle un refuge paisible, et ne prit pas la peine de réfléchir ni de s'informer. Elle ne se doutait pas que la vieille Bac et la vieille Tou étaient de la même espèce, et avaient suivi la même école !

Cette jolie fille était une bonne aubaine pour la matrone, qui se réjouissait au secret espoir de faire un gros bénéfice. Aussi, continuellement, et avec des paroles effrayantes, elle poussait Kièou à se marier.

— Vous êtes à dix mille lieues de chez vous, toute seule, et votre réputation est plutôt mauvaise que bonne ; qui donc vous accepterait dans sa maison ? Il faut chercher bien vite, ce n'est pas en restant sans rien faire que vous vous envolerez sur la route du Ciel. Près d'ici vous ne trouverez rien de convenable ;



plus loin, il n'y a personne. Tandis que voici mon petit neveu Bac-Hanh, un de mes parents directs ; ce n'est pas n'importe qui ! Il possède, une maison de commerce à Treou-Thaï, il est sincère comme personne, incapable de mentir. Quand vous serez mariés, vous irez à Treou-Thaï. Vous ne le connaissez pas encore, mais parcourez ensemble la vaste mer, le fleuve immense de l'amour. Et puis, si vous ne vous décidez pas à m'écouter, vous vous en repentirez plus tard.

濃
遠

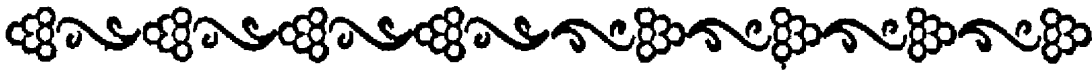


La vieille Bac

La jeune femme trouvait ces paroles attris-
tantes, mais elle sentait le terrain lui manquer
sous le pied.

— J'ai déjà reçu des flèches, se disait-elle, et c'est pourquoi maintenant j'ai peur de l'arc. Si j'accepte de suivre cet homme, je connaîtrai son visage, je ne connaîtrai pas son cœur. Et s'il arrive quelque chose, ce marché ne me rapportera pas plus d'argent dans ma ceinture que si j'avais voulu vendre le tigre ou acheter un diable. Au moins qu'il s'engage devant le Ciel et la Terre, et alors j'accepterai tout avec indifférence.

Là-dessus la vieille alla prévenir Bac-Hanh. Immé-



diatement, on prépara les présents, on arrangea la maison, on balaya la cour, on lava la vaisselle et on alluma des bâtons d'encens.

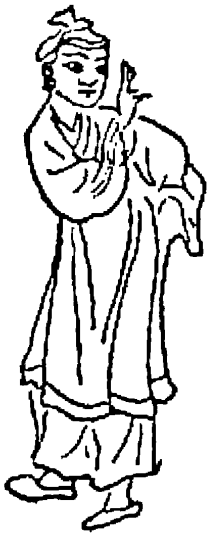
Bac-Hanh s'agenouilla, et prit à témoin plusieurs Immortels. On bâcla les cérémonies, et, aussitôt après on fit monter Kièou sur un bateau, que la brise poussa vers Treou-Thaï.

Aussitôt accosté au débarcadère, Bac descendit, et chercha une certaine maison, où il entra. C'était encore une boutique comme celle d'autrefois, encore des trafiquants de chair humaine. L'acheteur vint voir

la jeune femme, on fixa le prix et l'affaire fut réglée. Il loua des hommes et une chaise-à-porteurs, qui emporta Kièou. Cependant, son argent empoché, le traître Bac prenait la route et s'éloignait. La chaise s'arrêta devant la vérandah, et, de l'intérieur, une jeune femme sortit en hâte. Elle fit prosterner Kièou devant le Génie tutélaire : c'était encore le Génie aux sourcils blancs, et la maison était une "maison-bleue"... Alors la jeune femme

comprit ce qui l'attendait, mais, comme l'oiseau en cage, elle ne pouvait s'envoler.

溥杏

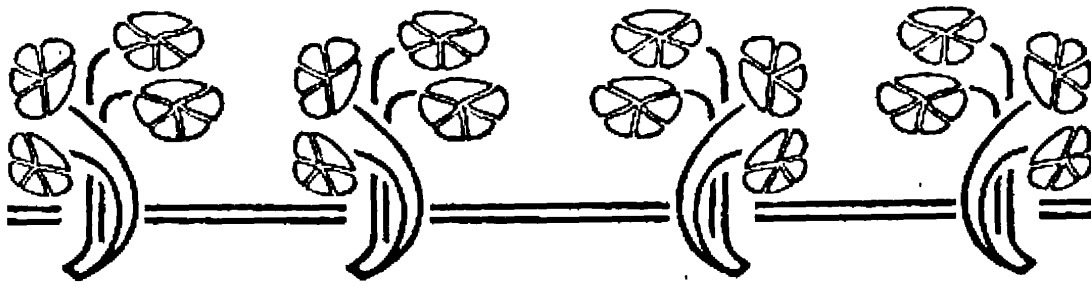


Bac-Hanh



« Ainsi donc, s'écria-t-elle, le Ciel ne m'a permis de m'échapper que pour s'amuser à me reprendre ! Je mène une existence écœurante ; qu'ai-je donc pour exciter la haine du Ciel et de la Terre ? Voici que toute cette boue remonte encore vers moi. De ma beauté, j'ai épuisé plus de la moitié, et ce n'est pas encore suffisant ? Je sais que je ne pourrai pas échapper au Ciel, mais, avec ma jeunesse du moins, toutes ces douleurs s'achèveront ! »





IV



SUCCESSIVEMENT passèrent les brises fraîches, les Lunes pures. Un jour, un étranger entra : il avait une moustache de tigre, une mâchoire d'hirondelle (ce qui est la marque des guerriers) et des sourcils pareils au ver-à-soie ; ses épaules étaient larges d'une coudée, et sa taille haute de dix. Superbe, sa pres-tance était celle des héros ; il se servait de ses armes et de ses poings d'une façon redoutable, car il n'avait besoin que de la demi-force d'un bras pour brandir son épée. Il s'appelait Teu-Haï, et venait de la Province-Orientale. Dans la vie, il portait le ciel sur sa tête et foulait à ses pieds la terre ; il parcourait



les lacs et les rivières en grand tumulte, et il était venu pour s'amuser, attiré par la réputation de Kièou.

Après les premières formalités, ils s'observèrent tous les deux et se sentirent d'accord. Teu-Haï dit :

— Nos cœurs et nos foies se rencontrent. J'avais entendu parler de votre visage de fleur-de-pêcher ; mais vous n'êtes pas une femme "de-vent-et-de-Lune". Un héros ne peut trouver de plaisir avec un oiseau en cage.

徐海



Teu-Haï

— Vous me comblez, répondit-elle. Comment oserais-je vous regarder comme un homme ordinaire ? Mais moi, pauvre chose, je ne sais pas distinguer la pierre de l'or, et je ne puis choisir à ma convenance, parmi ceux à qui je me donne, l'or au lieu du cuivre.

— Vous parlez avec raison. Je suis venu pour vous voir de près, et tâcher de passer avec vous quelque temps.

— Vous êtes bien généreux ; ayez pitié d'une petite fleur ; moi, humble mousse, lentille d'eau, je me permettrai de vous importuner ainsi.



Il secoua la tête en riant et dit :

— J'aime vos beaux yeux. Le héros se tient debout, au milieu de la poussière du monde, et, voyez, en un seul mot nous avons fait connaissance. Quand il m'en coûterait mille boisseaux d'or et dix-mille chars attelés, je veux que nous passions notre vie l'un près de l'autre.

Tous deux souhaitaient de rapprocher leurs têtes et leurs cœurs : ils s'aimaient, cela suffit. On mit en œuvre un intermédiaire, et le guerrier remboursa l'argent versé par la patronne. Une chambre à part les reçut, disposée avec goût, tapissée de rideaux où étaient peints les Huit-Génies, tandis que le lit était orné des Sept-Joyaux. Le héros, la frêle femme, crurent, tant leur union était heureuse, voir paraître le phénix, et chevaucher le Dragon.

Au bout de six mois de cette ardeur parfumée, Teu-Haï fut repris du désir de battre les quatre parties du monde ; il contemplait le ciel, et l'immense étendue de la mer. Alors il ceignit son sabre, sella son cheval, et s'engagea sur la route, marchant droit devant lui. Kièou dit :

— La condition de votre femme est de vous suivre : vous partez, je vous prie de me laisser partir avec vous.



— Nos cœurs et nos foies se connaissent, répondit-il. Comment ne t'es-tu pas enfuie déjà, suivant la coutume des femmes? Maintenant, au milieu de mes cent mille hommes de guerre, faisant frissonner la terre du bruit de mes tambours, et couvrant les grands chemins de l'ombre de mes étendards, je vais me faire une renommée bien au-dessus du vulgaire. Alors je reviendrai te retrouver ici. Entre les quatre-mers, songe que je n'ai pas une maison; tu ne ferais que m'encombrer. Attends-moi, dans moins d'un an je serai de retour.

Et il partit, pareil au vent du large chassant les nuages sur la haute-mer.

La jeune femme resta seule. Les jours passèrent; elle gardait sa porte fermée rigoureusement, rêvant à ses parents qu'elle avait quittés depuis dix ans déjà, à Kim, que peut-être sa sœur-cadette avait pu épouser. D'un coup d'aile, une oie sauvage s'enfonçait dans le ciel immense, et Kièou, à la suivre du regard, sentait ses yeux se fatiguer.

Tout-à-coup, d'un côté de la Terre, éclata le tumulte d'une armée en marche; le ciel fut obscurci par des vapeurs de carnage; les routes débordaient de soldats en cuirasse comme les fleuves où s'engagent les



dragons de la légende. Les voisins de Kièou l'engagèrent vivement à chercher un abri provisoire ; mais elle répondit qu'elle tiendrait sa parole, et attendrait malgré le danger. Au-dehors, elle aperçut la tête des étendards, et entendit la voix des cymbales. Une troupe de soldats cerna la maison ; tous s'écriaient : « Où est la Princesse ? » Des deux côtés de l'entrée, dix chefs-de-bande, déposant leurs sabres et débouclant leurs cuirasses, se prosternèrent, heurtant du front le sol. Puis des servantes arrivèrent ensuite et dirent :

— Pour obéir aux ordres du Prince, nous allons conduire chez lui la Princesse.

Des parasols, des vêtements éclatants, tout l'attirail rituel était prêt, comme pour l'union des deux Phénix. Les étendards se déployèrent, les tambours se mirent à gronder, et l'on se mit en route. Devant, marchaient les musiciens, puis venait une chaise-à-porteurs toute dorée ; un courrier rapide trottait en avant. Alors, au pavillon du Sud, on entendit le tambour battre le rassemblement sur l'esplanade, et, aux remparts du camp les étendards montèrent, le canon tonna.

Teu-Haï sortit à cheval, et vint recevoir Kièou lui-même, en dehors des portes. Il était magnifique, vêtu



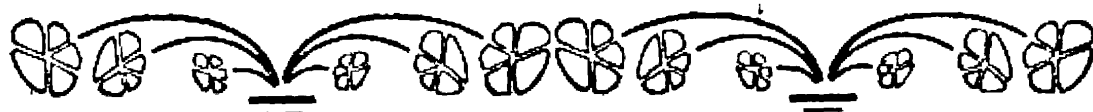
d'une manière éclatante ; il avait toujours sa mâchoire d'hirondelle, et les sourcils en forme de ver-à-soie.

— Voici l'eau, et le poisson heureusement réunis, dit-il gaîment. Te souviens-tu de ce que nous avons dit ? Le héros a bien su reconnaître en toi un héros. Regarde ! Es-tu satisfaite ?

— Moi, pauvre liane, répondit Kièou, j'ai eu le bonheur de m'abriter sous votre ombre, arbre majestueux. Maintenant, je vous retrouve ici, mais mon cœur n'a pas cessé de penser à vous.

Ils se regardaient en riant, et, se tenant par la main, entrèrent chez eux pour parler d'amour. Un festin récompensa les chefs et les soldats, au bruit d'une musique guerrière. La gloire faisait oublier les marches pénibles sous le vent, dans la poussière, Le général et Kièou s'aimaient de plus en plus.





AU milieu de l'armée, le temps passait, pour Kièou, fort agréable ; elle entreprit de raconter à Teu-Haï ses histoires des jours de malheur, ce qui s'était passé à Lem-tri, et à Vô-tikh chez Hoan-Theu.

— Mon cœur, désormais, est léger, dit-elle. Mais je n'ai pas encore réglé mes dettes de reconnaissance, ni satisfait ma soif de vengeance.

A ces mots, le prince Teu entra dans une colère furieuse comme un orage. Il appela ses chefs-de-bande, leur donna des ordres, et ils disparurent aussi vite que des étoiles filantes. Les trois corps d'armée déployèrent les étendards, et se dirigèrent soit sur Vô-tikh, soit sur Lem-tri. L'ordre était donné de rechercher soigneusement tous ceux qui avaient été méchants pour Kièou ; de plus, il fallait garder Thuc à vue, sans l'inquiéter, et amener avec déférence la bonzesse Douceur-Limpide. Chaque homme fut informé



de tout cela, et telle fut la rage des troupes qu'au bout de très peu de temps tous les accusés furent réunis.

Alors, au milieu des épées et des lances, des armes innombrables qui couvraient la terre, des étendards et des enseignes, le Prince et la Princesse, entourés de leurs gardes, s'avancèrent et s'assirent ensemble sous la Tente-du-Tigre. Les tambours ne cessaient de battre. On appela les prisonniers, et on les laissa attendre dehors. Teu-Haï dit :

— Les bienfaits et la vengeance, de part et d'autre, c'est à vous, Princesse, de les distribuer brillamment !

— M'appuyant sur votre majestueuse autorité, répond Kièou, je vous demande de distribuer les bienfaits suivant la justice, et ensuite de satisfaire à la haine.

— Il sera fait comme vous l'entendez, approuva le général.

Un porte-sabre fit entrer Thuc, dont le visage était couleur d'indigo, et qui tremblait comme un renard. Kièou l'interpella :

— Où est passé ce grand amour, pesant comme dix mille montagnes ? Des jours de Lem-tri, vous souvenez-vous encore ? Si nous n'avons pu nous



unir, à qui la faute ? Et pourtant, je ne saurais oublier l'ami d'autrefois : cent rouleaux de brocart et dix mille livres d'argent ne seraient rien auprès de ce que je lui dois. Mais votre femme est un diable mal-faisant, elle est de la nature des mauvais Génies. Sa malice envers moi a été profonde : eh bien ! mon affection pour vous ne l'est pas moins !

Thuc la regardait, trempé de sueur comme par une averse ; la joie et la frayeur se brouillaient dans son esprit, il n'était plus maître de ses sentiments.

La supérieure fut introduite ensuite, et Kièou se précipita au-devant d'elle pour l'aider à monter. Elle lui prit la main, et la regarda bien en face :

— Source-Purifiante, c'était moi, dit-elle. Je n'oublierai pas le jour où j'allais glisser dans l'abîme : une montagne d'or ne pourrait pas payer votre bonté ; dix mille onces, ce n'est qu'un présent bien ordinaire, mais combien en faudrait-il pour vous récompenser ?

Douceur-Limpide la contemplait, immobile, partagée entre la peur et le plaisir. Kièou ajouta :

— Je vous prie de rester encore un peu, pour voir comment je sais me venger.

Aussitôt un capitaine présenta les captifs ; sous les bannières, les lances et les épées nues brillaient.



Hoan-Theu fut appelée d'abord. Dès qu'elle l'aperçut, Kièou la salua la première :

— Voici donc l'épouse principale, la maîtresse-de-maison ! Moi aussi j'ai des mains et un foie. Les situations difficiles sont l'apanage de la beauté ; mais plus on se montre amère et hypocrite, plus on recueille de méchanceté et de haine !

Hoan-Theu sentait ses esprits vitaux se dérober ; elle se prosternait devant son juge et cherchait une réponse. Elle dit enfin :

— Je suis peu de chose, mais la jalousie est une loi naturelle. Songez aussi que, lorsque vous vous êtes échappée, je ne vous ai pas fait poursuivre, car j'avais pour vous de l'affection. Qui donc aimerait partager son époux avec une autre ? Bien que j'aie multiplié sur votre chemin les buissons d'épines, j'espère cependant que votre cœur, vaste comme la mer, aura pitié de moi !

Kièou se dit qu'en la laissant partir, elle s'assurerait du bonheur pour toujours, et qu'en poussant l'affaire à bout, elle paraîtrait d'un petit esprit. Elle donna donc l'ordre de mettre en liberté Hoan-Theu, qui se prosterna sur le sol en guise de remerciement.



Alors on fit entrer tous les autres à la fois, liés ensemble.

— O Ciel immense ! s'écria la jeune femme. Le mal qu'on fait aux hommes, les hommes vous le rendent. Qu'y puis-je ?

C'étaient la vieille Bac et Bac-Hanh, puis Epervier et Chien-de-Chasse, puis Seu-Khanh, la vieille Tou, et enfin Ma-Giam-Sanh. Leur compte allait être réglé : des ordres furent lancés aux soldats porte-sabre, qui procédèrent à l'exécution. Le sang coule, les chairs sont mises en pièces : tous ceux qui assistent à ce supplice sentent leur esprit vital s'égarer. Ces gens, menteurs et pervers comme des mauvais génies, souffraient maintenant ce qu'ils avaient fait aux autres ; ils criaient grâce, mais personne n'avait pitié d'eux. Les trois corps d'armée étaient là, réunis, sous un ciel pur, sous un clair soleil, et chacun pouvait parfaitement tout voir en détail.

Kièou, ayant achevé de répartir les bienfaits et les supplices, sentit s'évanouir sa rancune et la joie remplir son cœur. Elle s'agenouilla devant Teu-Haï et lui dit :

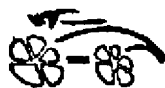
— J'ai emprunté en secret la puissance du tonnerre pour agir en mon nom propre. Mon cœur est déchargé

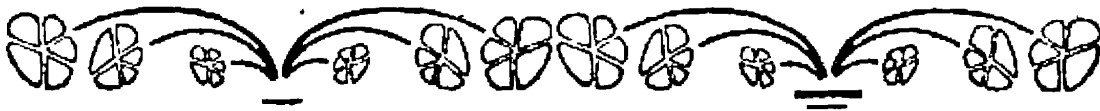


comme si je venais de jeter à terre un balancier trop lourd. Ce que je vous dois est gravé dans ma chair et dans mes os : comment pourrais-je vous remercier de votre affection immense comme le Ciel ?

— Une réputation de héros ne permet pas, dit Teu-Haï, de laisser au milieu de la route un malheureux sans lui venir en aide ; à plus forte raison, cette affaire étant une affaire de famille. Te voilà, ayant encore tes parents, aussi loin d'eux que sont les hommes des deux extrémités de l'Empire. Comment réunir ceux qui sont séparés par des milliers de lieues ? Ce serait pourtant mon vif désir.

On fit un nouveau festin pour les dix mille guerriers et les mille capitaines qui avaient mené à bien cette vengeance. Ils avaient fendu le bambou et détruit la pierre ; aussi, cette armée formidable grondait comme le tonnerre, et sa réputation de vaillance s'étendait.





L'EMPEREUR restait seul, abandonné, sous un coin du ciel, tandis que Teu-Haï bouleversait à sa fantaisie les montagnes et les fleuves. Plusieurs fois déjà, comme le vent souffle et comme tombe la pluie d'orage, il s'était abattu sur les cinq sous-préfectures des frontières du Sud ; debout, au milieu de la poussière du Monde, il aiguisait son sabre, et il n'avait que du mépris pour les troupes impériales, uniformes gonflés de ventres pleins. Fort de son audace, il régnait depuis cinq ans sur la province-frontière, sans être prince ni roi, car personne n'aurait osé combattre en face ses étendards.

Alors la Cour envoya contre lui, en mission spéciale, le lettré Hô-Tông-Hiên, ayant le titre de vice-roi, et agissant comme Délégué-du-Fils-du-Ciel ; ses instructions lui prescrivaient de diriger la lutte selon les circonstances. Or, il savait que Teu-Haï était de la race des héros, mais qu'aussi, parmi l'armée, sa femme le suivait et prenait part aux conseils. Alors il fit



camper ses troupes, eut l'air de demander la paix, et envoya un officier chargé de pierres précieuses, d'or et de soies brochées pour négocier la soumission. Comme cadeau personnel à Kièou, deux servantes et mille livres d'or. Lorsqu'il apprit cette nouvelle, Teu-Haï se sentit extrêmement indécis. Il avait fait lui-même sa situation, il était maître du pays; s'il se rendait à l'Empereur, il n'aurait plus rien à faire, et alors que deviendrait-il? Plutôt que d'être un de ceux qui semblent tous liés ensemble par leurs vêtements, se courbent pour entrer et baissent la tête pour sortir, il préférerait conserver ses frontières, rester inébranlable et fort, et ruiner à sa guise le ciel et la terre; au-dessus de lui, il ne reconnaissait personne! Mais Kièou, en qui il avait pleine confiance, lui dit beaucoup de paroles très douces qui le firent aisément changer.

— Nous sommes, disait-elle, comme des lentilles d'eau qui flottent à la surface, nous avons déjà rencontré bien des traverses, nous subirons encore bien des dangers. Tandis que si vous acceptez de vous soumettre, la route sera large encore pour vous. Les intérêts de l'empire, comme les nôtres, seront assurés, et nous pourrons songer au retour dans ma patrie. J'aurai, moi aussi, des dignités et des titres, le



bonheur illuminera mon visage, et je ferai honneur à mes parents. Vous vous occuperez des affaires de l'Empire, moi de celles de la maison, et vous serez un fils respectueux et un loyal sujet. Je crains que le vent et les flots ne viennent ravager les fleurs.

Une autre fois, elle dit :

— L'action de l'Empereur est une pluie bienfaisante ; depuis la Pacification, nous en avons tous profité. Or, depuis que vous avez commencé la guerre, le tas d'ossements s'élève toujours ; il est maintenant aussi haut que la tête : Voulez-vous donc laisser cette réputation pendant mille ans ?

Teu-Haï se laissa convaincre, et décida de se soumettre. On prépara la cérémonie de réception d'un Envoyé-Impérial, on convint de la remise des armes et du licenciement des troupes.

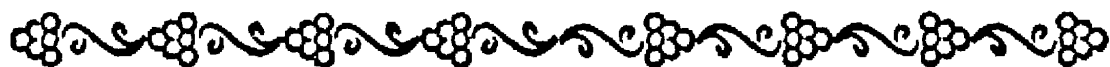
Teu-Haï, ayant confiance dans la parole donnée sous les remparts, se désintéressa de son métier d'homme de guerre, et négligea de se garder. Cependant, les troupes impériales veillaient, et surent bientôt clairement à quoi s'en tenir. Hô voulut profiter de l'occasion : il imagina de faire marcher en avant les cadeaux, suivis de loin par son armée, et, au moment favorable, de donner le signal du combat.



Teu-Haï ne se doutait de rien ; il avait revêtu ses vêtements de cérémonie, et sortait par la porte principale pour aller au-devant du négociateur, quand Hô donna l'ordre d'attaquer. Alors, de tous côtés, le canon tonna, on hissa les étendards, et le Tigre, pris au piège, n'avait plus qu'à se soumettre. Mais auparavant il s'élança au milieu de la bataille, pour faire voir que jamais le courage ne manque aux chefs-de-guerre, et quand sa grande âme se fut en allée rejoindre les Esprits, il restait encore debout sur ses pieds, au milieu du terrain : immobile comme la pierre, ferme comme le bronze, on le poussait, on n'arrivait pas à le faire tomber !

Les impériaux continuaient le massacre, poursuivaient les fuyards ; les vapeurs du carnage obscurcissaient le ciel. Dans les fossés, sur les remparts, les rebelles se sauvaient en désordre. Des soldats saisirent Kièou et l'entraînèrent ; alors elle aperçut Teu-Haï, toujours debout la tête vers le ciel, et elle éclata en sanglots :

« C'est pour avoir écouté les paroles de son esclave qu'il en est arrivé là. Comment oserais-je encore le regarder ? Nous vivions unis, je veux que le même jour nous voie mourir ensemble ! »



Et elle se jeta par terre à ses pieds. Aussitôt, tant leurs âmes restaient unies encore, le cadavre de Teu-Haï s'effondra !

Le vice-roi entreprit d'interroger la jeune femme :

— Votre beauté, dit-il, s'est égarée au milieu des combats, je vous plains. Si d'ailleurs la mission qui m'était confiée a pu complètement réussir, c'est grâce à l'aide de vos paroles. Voyez ce que je puis faire pour vous.

A travers son chagrin, Kièou vit clairement le fond de son cœur.

— Teu était un héros, dit-elle, parcourant en tous sens le ciel et se lançant avec ardeur sur la mer vaste ! Nous allions être des époux glorieux et honorés ; il s'était risqué dans cent combats, comment pouvait-on croire qu'en un instant son corps serait anéanti ? Je ne veux pas rester seule vivante, je veux mourir à mon tour !

Hô eut pitié d'elle et fit porter le cadavre au bord du fleuve.

Puis il donna un festin à l'armée, en récompense de ses hauts-faits ; aux sons de la musique, les officiers et les soldats se réunirent. On força Kièou à venir aussi, et le vice-roi, complètement ivre, lui fit



jouer de la cithare pour le distraire. Elle joua des choses tellement tristes, plus tristes que le chant des cigales, et que les plaintes du singe dans la forêt, que Hô fronça les sourcils et pleura.

— Quel est ce morceau ? En l'entendant, je vois paraître dix mille sujets de chagrin.

— C'est, dit-elle, le morceau de la Mauvaise-Destinée. La musique date de l'antiquité, mais vous avez devant vous l'exemple d'un sort malheureux.

Hô s'enflammait à l'écouter, et l'amour amollissait son visage de fer. Il dit :

— Je veux, en vous épousant, renouer votre union interrompue.

Mais elle répondit avec respect :

— Moi, pauvre chose abandonnée, je pense qu'un homme est mort injustement par ma faute. Que reste-t-il de moi ? un demi pétale de fleur, déjà flétri. Soyez généreux, épargnez-moi !

L'ivresse était générale.

Mais le lendemain, à l'aube, Hô réfléchit plus posément ; il avait, dans l'Empire, une situation considérable ; ses chefs le surveillaient, son armée l'avait pour exemple. Alors il prit une décision très ferme, et sans tenir compte des sentiments de Kièou, il la

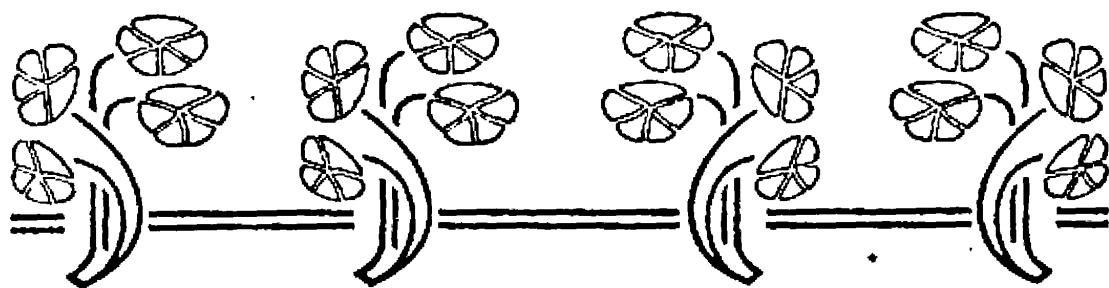


donna en mariage à un mandarin de la province. Le Génie qui préside aux unions, tordant ensemble les fils des destinées humaines, suit parfois des voies mystérieuses. Un palanquin fleuri emporta la jeune femme sur une barque aux rideaux de soie qui attendait près du rivage.

Kièou demeura profondément abattue, et perdit tout espoir. Quel nouveau sort l'attendait, quelle était encore cette union ? Chaque jour lui apportait une nouvelle tristesse, elle en avait assez. Tout-à-coup elle entendit le grondement d'un fleuve où la barque s'engageait : elle apprit que c'était le fleuve Tiên-Duong, et se rappela ce que Dam-Tiên lui avait dit, dans un rêve. Elle atteignait enfin le terme de sa destinée. Elle appela : « Dam-Tiên ! écoute ! Tu m'as donné rendez-vous ici, attends, viens au-devant de moi ! » Le ciel et l'eau se confondaient, immenses. Un instant, Kièou les contempla — puis elle se jeta dans le fleuve, au milieu du courant...

Le mandarin se précipita pour la secourir, mais il était trop tard, la pierre-précieuse avait déjà disparu !





V

DR, Douceur-Limpide avait recueilli, de la bouche d'une autre religieuse, une prédiction concernant Kièou, et qui disait :
« Le fleuve Tiên-Duong coule, rapide et profond : au milieu du courant, devant la gueule du Dragon, elle se précipitera dans le Royaume-des-Eaux. »

Douceur-Limpide s'en alla donc vers le Tiên-Duong, et, sur le bord, elle s'installa dans une cabane ; elle engagea deux pêcheurs qui préparèrent une barque et tendirent deux filets joints, d'une rive à l'autre.

Kièou s'étant jetée dans le fleuve couleur d'argent, le courant l'apporta doucement dans les filets, et les



pêcheurs la tirèrent hors de l'eau. On s'empessa de la soigner ; Douceur-Limpide la reconnut fort bien, mais la jeune femme ne revenait pas encore à elle ; son esprit vital paraissait engourdi ; quand, tout-à-coup elle aperçut Dam-Tiên, telle qu'elle s'était manifestée autrefois.

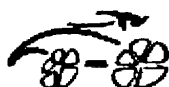
— Il y a longtemps que je t'attends en vain, dit l'Immortelle. Sœur aînée, tu as supporté le mauvais sort avec une grande vertu ; des existences semblables, il n'en manque pas, mais un cœur comme le tien n'est pas facile à trouver : tu t'es vendue par amour filial, tu as montré de l'humanité, aussi la pureté de ton cœur a-t-elle ému le Ciel. Ton nom est effacé au Livre des malheureuses. Moi, j'y suis encore inscrite, c'est pourquoi je viens te dire adieu. Tu auras de longs jours de joie et de vieillesse ; comme tu étais restée fidèle à l'amour des jours passés, tu seras, dans l'avenir, comblée de bonheur.

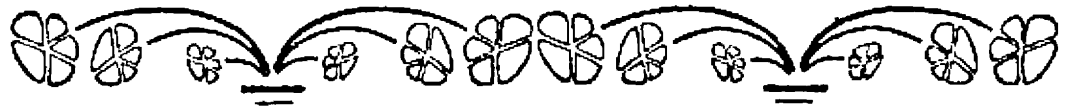
Kièou restait tout étourdie, puis elle crut s'entendre appelée, tout près, de son nom de religieuse, Source-Purifiante. Alors elle sortit de son sommeil, mais sans reconnaître encore ceux qui la regardaient : dans cette barque, il y avait Dam-Tiên tout-à-l'heure, et seule pourtant Douceur-Limpide était à côté d'elle.



Elle comprit enfin, et toutes deux ressentirent une grande joie. Puis la bonzesse conduisit la jeune femme dans la cabane, où, dans le vent et sous la Lune, elles vécurent de légumes et de sel, en suivant les jeûnes prescrits.

Alentour, le pays s'étendait, à l'infini ; les tristesses anciennes étaient oubliées, mais comment savoir ce qu'était devenu le fiancé d'autrefois ?





SI, pour Kièou, les mauvais jours venaient de finir, ils n'avaient pas duré moins longtemps pour Kim-Trong. Après qu'il fût allé prendre le deuil à mille lieues de son pays, il demeura six mois à Liéou-Yuong, puis il revint. Il se hâtait, joyeux, mais en entrant dans le jardin, il lui parut que l'aspect des choses n'était plus le même : des broussailles, des joncs, avaient poussé en désordre, la fenêtre restait déserte, les murs tombaient en ruine, et personne ne paraissait. La fleur-de-pêcher de l'année précédente souriait encore à la brise orientale, mais il n'y avait plus d'hirondelles sur les branches du cannelier, et la mousse recouvrait les traces des pas. Et pourtant, c'étaient bien les sentiers où ils étaient passés ensemble, mais tout demeurait vide et sinistre.

Kim interrogea peu à peu les voisins. Il apprit que le Père avait eu des démêlés avec la justice, que la fille-aînée s'était vendue pour racheter le Père, et que



la famille était partie très loin ; Kouan et Ven étaient tombés également dans la misère, et vivaient de leur pinceau de lettrés ! Ces nouvelles le frappèrent comme un coup de foudre, et son anxiété fut extrême. Il partit aussitôt pour l'endroit où ils s'étaient retirés. Il trouva une maison couverte en paillette, aux murs lézardés, fermée par des stores moussus et des bambous disjoints ; la cour était pleine d'herbes et détrempée par la pluie. Kim, fort embarrassé, se risqua cependant à appeler de l'extérieur. Kouan l'entendit et se hâta de le faire entrer en le tenant par la main. Les vieux parents arrivèrent, et dirent en pleurant toute l'histoire :

— La petite Kièou a trouvé une destinée misérable, elle n'a pas pu tenir sa parole envers vous. Lors du bouleversement de notre maison, elle s'est vendue elle-même pour permettre à son père de rester libre. En nous quittant, elle hésitait, et nous fit plusieurs fois les mêmes recommandations : elle avait échangé avec vous des promesses graves, et demandait à sa sœur-cadette de les tenir à sa place, afin de reconnaître votre affection. Ce chagrin ne saurait s'oublier, même après dix mille existences ! Toutes ses paroles sont gravées dans notre cœur, dans notre chair. Alors elle



s'est levée et elle est partie. Et voici Kim revenu, mais toi, petite fille, où es-tu ?

Le jeune homme sembla se flétrir comme une branche coupée ; il se jeta par terre, les cheveux dénoués, versant une pluie de larmes, et il perdit tout sentiment. Puis il revint à lui, pour pleurer encore, et retomba de nouveau évanoui. Le vieillard essayait de le calmer, disant :

— Il est trop tard, elle ne peut plus répondre à votre amour, et vous êtes l'un et l'autre bien à plaindre ; mais ne détruisez pas votre existence précieuse.

Cependant, le feu de sa tristesse était impossible à éteindre. On lui montra les gages échangés, les bracelets d'or, la cithare et le brûle-parfum, et sa douleur en fut accrue.

— J'ai attendu trop longtemps pour revenir, s'écriait-il, et le courant a emporté la petite fleur ! Nous étions engagés l'un à l'autre, et, avant d'avoir dormi sur le même oreiller, nous étions comme mari et femme. Eh bien, quand il m'en coûterait tout ce que je possède, quand je devrais y employer tout le temps qui me reste à vivre, je n'aurai de cesse que je n'aie retrouvé Kièou !

Et, prenant congé, il sortit en gémissant.



Le jardin fleuri fut remis en état, et Kim invita les parents de Kièou à revenir habiter leur ancienne maison.

Matin et soir, observant soigneusement les rites, il assurait leur existence, et leur témoignait l'affection que l'absente aurait eue pour eux. Quant à lui, il envoya des serviteurs à la recherche de la jeune fille, chargés de lui remettre une lettre, écrite avec de l'encre délayée de ses larmes. Il fallut dépenser beaucoup de peine et beaucoup d'argent ; Lem-tri se trouvait à une distance considérable, et lorsqu'on demandait Kièou dans un endroit, elle se trouvait dans un autre. Comment savoir où chercher, sur l'immensité de la mer et du ciel ? Kim dépérissait de jour en jour ; il lui semblait qu'on lui brûlait le foie, et qu'on lui rabotait le cœur ; son corps devenait maigre comme celui de la cigale, et son esprit s'égarait parfois, dans un songe lointain.

Très inquiets, se demandant ce qu'il allait devenir, les vieux parents hâtèrent son mariage avec Ven. Une fille belle et sage, un lettré plein de talent, auraient dû former une heureuse union. Mais, bien que le mariage soit une cérémonie joyeuse, la joie du présent n'arrivait pas à chasser la tristesse secrète ; l'union nouvelle ne faisait qu'exciter l'amour d'autrefois. Kim ne cessait donc jamais de penser à Kièou ? Certains jours,



il s'enfermait, seul, dans sa chambre, pour allumer le brûle-parfum et faire chanter la cithare, et parfois, croyant entendre au dehors la voix de Kièou, il s'enfonçait plus encore dans ses rêveries...

Les printemps et les automnes passèrent, et l'époque arriva du grand concours des Lettrés. Kouan et Kim, le même jour, eurent leurs noms inscrits sur la tablette des lauréats : à la porte du ciel, s'ouvrait toute grande la route des nuages ! Mais Kim, pensant à celle qui n'était plus là, se disait : « Qui donc s'est engagée par des serments de jade et d'or ? Et qui donc le lettré a-t-il épousée ? Le lotus flotte au hasard du courant ; au milieu des Honneurs, je songe à l'exilée, errante. »

Suivant les ordres de l'Empereur, Kim fut nommé sous-préfet à Lem-tri, et s'y rendit avec toute sa famille. Là, comme les mandarins intègres de l'antiquité, il vivait heureux en écoutant le cri de la cigogne et le son de la cithare.

Un jour, Ven, dormant dans sa chambre parfumée, vit en rêve apparaître Kièou. Dès son réveil, elle en informa son mari, qui ne savait s'il devait douter ou croire.

— Nous sommes, en effet, dans une ville appelée Lem-tri : ici peut-être pourrons-nous avoir quelques renseignements.



Il interrogea ses subordonnés, et l'un d'eux, un vieillard, lui dit se souvenir très bien de Kièou, qu'il avait vue arriver dix ans auparavant ; il raconta tout ce qu'il savait, le mariage avec Thuc, les difficultés avec Hoan-Theu, et le second mariage avec le guerrier. Kim se sentit tout désorienté ; il plaignait celle qui menait depuis si longtemps une existence misérable ; il la voyait flotter et s'engloutir tour-à-tour, et il souffrait de se sentir si loin. A la parole donnée, elle avait manqué dix mille fois ; et pourtant la Lune brillait encore, la cithare et le brûle-parfum étaient encore là ! Kim décida de rendre le sceau et de quitter ses fonctions. Il traverserait les fleuves à la nage, il abattrait les cimes des montagnes, il s'élancerait sans armes au milieu des lances et des boucliers, mais, vivants ou morts, Kièou et lui se reverraient ! Puis il réfléchit que le ciel était immense, et l'abîme profond, et il resta, hésitant, dans l'attente de nouvelles.

La chaleur et la pluie se succédèrent un grand nombre de fois. Puis parut un décret du Fils-du-Ciel, nommant Kim et Kouan Envoyés-Impériaux, l'un pour la province du Sud-Pacifié, l'autre pour une citadelle voisine. On prépara les chevaux et les voitures, et les deux familles s'engagèrent ensemble sur la route. Ils.



apprirent subitement que la guerre était finie, et que les provinces révoltées étaient revenues au calme. Kim fit alors comprendre à Kouan qu'ils avaient une occasion favorable de rechercher celle qu'ils avaient perdue.

En arrivant à Vien-treou, ils apprirent que la bataille livrée n'avait pas été favorable à Teu-Haï, et que l'âme de celui-ci s'était envolée ; quant à Kièou, elle n'avait pas été récompensée de ses mérites ; on l'avait mariée de force à un mandarin du pays, et elle s'était jetée dans le fleuve Tiên-Duong, qui était maintenant le tombeau de sa beauté !

Hélas, ils arrivaient trop tard, ils ne l'avaient pas retrouvée avant sa mort, et tandis que la famille était riche et honorée, elle seule subissait un sort injuste ! On appela l'âme, on inscrivit son nom sur une tablette, suivant les rites ; et pour interrompre le cours du malheur, on établit un petit autel sur le bord du fleuve. Au grondement sourd des flots argentés, Kim croyait voir, à l'horizon, apparaître la petite âme, comme une oie sauvage qui s'envole. Son amour et sa tristesse étaient étrangement profonds.





C'EST alors que, par un hasard vraiment extraordinaire, Douceur-Limpide vint à passer par là ; en levant les yeux sur la tablette, elle aperçut les caractères formant le nom de Kièou, et demanda effrayée :

— Qui donc êtes-vous ? Avez-vous avec cette jeune femme une parenté proche ou lointaine ? Mais elle est vivante ! Pourquoi, tout d'un coup, en faire un Esprit et la pleurer ?

A cette nouvelle, tous s'approchèrent dans la plus grande confusion, disant :

— Nous sommes ses parents !

— Je suis son fiancé !

— Moi, sa sœur-cadette !

— Moi, sa belle-sœur !

Ils avaient cru, jusqu'alors, ce qu'on leur avait dit, et la "maîtresse-de-la-Loi" leur apportait une étrange nouveauté. La bonzesse raconta qu'elle avait connu



la jeune femme à Lem-tri, autrefois, puis au fleuve Tiên-Duong ; et que lorsque cette pierre-précieuse s'était jetée dans l'abîme profond, elle l'avait recueillie et sauvée.

— Depuis, dit-elle, nous vivons ensemble dans la maison du Bouddha, un petit temple en paillette tout près d'ici. Mais elle ne cesse de penser aux siens, et sa tristesse ne peut s'apaiser.

Les visages s'épanouirent, les fronts plissés purent se détendre : quelle joie plus grande pouvaient-ils éprouver ?

Depuis que le rameau s'était détaché de la forêt, Kim avait cherché vainement, et il croyait enfin la fleur fanée, le parfum disparu ; s'il espérait encore la voir dans une vie future, il n'attendait plus rien de celle-ci. Et voilà qu'il retrouvait dans ce monde celle qu'il croyait au Pays des Neuf-Sources ! Tous se prosternèrent devant Douceur-Limpide, et partirent avec elle.

Ils avançaient, brisant les joncs et foulant l'herbe, cherchant leur route à travers la brousse, mais en eux-mêmes, ils doutaient encore à moitié. Enfin, en suivant la rive du fleuve qui se tordait comme un ruban, ils sortirent des joncs et des roseaux, et arrivèrent à la pagode.



Douceur-Limpide appela la jeune femme : elle apparut, semblable à un nénuphar d'or, et, d'un seul coup, elle vit tous les visages de sa famille, son père encore robuste, sa mère encore fraîche, son frère et sa sœur qui avaient bien grandi, et enfin Kim, le fiancé d'autrefois.

Elle se demandait à quelle époque de sa vie elle pouvait bien se trouver, et si, les yeux ouverts, elle ne faisait pas un rêve. Les perles de ses larmes coulèrent, une joie folle et une peur atroce s'emparaient à la fois de son esprit. Elle se jeta aux pieds de sa vieille mère, s'écriant :

— Je croyais que le flot m'avait emportée et que j'étais perdue : pouvais-je compter, dans cette vie, vous retrouver comme à présent ?

Ses parents la regardaient, lui prenaient les mains : elle n'avait pas changé, et, depuis le temps qu'elle menait une existence "de-Lune-et-de-Fleurs", sa beauté printanière s'était à peine altérée. Rien ne pourrait égaler la joie du vieux Père ; il parlait de la rencontre, des choses lointaines et proches, de tout à la fois. Son frère et sa sœur posaient à Kièou mille questions, et, malgré sa tristesse d'être si différente de ce qu'elle était en les quittant, elle s'efforçait de paraître joyeuse.



Chacun se prosterna devant le Bouddha, pour remercier son cœur compatissant d'avoir permis cette seconde naissance. Puis une chaise-à-porteurs fut avancée pour emmener Kièou, et tous allaient l'accompagner, lorsque la jeune femme dit :

— Moi, petite fleur tombée, je ne puis croire encore à ce qui arrive. Mais je me suis retirée dans cette pagode, et, à mon âge, il vaut mieux que je reste parmi les plantes et les arbres; j'ai pris le goût de la vie religieuse, et j'ai plaisir à porter la robe jaune des bonzesses. Pourquoi retournerais-je au milieu de la poussière du monde? Douceur-Limpide, de plus, m'a permis de naître une deuxième fois; c'est un bienfait immense comme la mer et le ciel; je ne puis pas, en la quittant, renoncer à l'affection que je lui dois.

— Les deux choses se feront ensemble, dit le vieux Père; dans la vie religieuse aussi, on règle sa conduite sur les circonstances. Si tu veux t'approcher du Bouddha et des Immortels, qui remplira tes devoirs de piété filiale? Pour remercier Douceur-Limpide de son bienfait considérable, nous construirons une pagode, elle viendra l'habiter, et vous vivrez ensemble.

La jeune femme accepta; elle dit adieu à la bonzesse, et l'on partit.



Arrivés à la sous-préfecture, on prépara un festin de réjouissances. Les tasses de vin parfumé circulaient sans cesse, Ven se leva et dit :

— Dans votre rencontre qu'avait voulue le Ciel, un mot vous a suffi pour vous unir. Lorsque le malheur est venu, l'union projetée pour la sœur-aînée fut reportée à la cadette ; ce fut pour toi une douleur sanglante, n'est-ce pas ? et pendant quinze ans, qui saura ce que tu as souffert ? Mais à présent le miroir brisé se retrouve intact ; la promesse subsiste, et le fiancé est encore là. La Lune d'argent, qui fut témoin des paroles données, brille toujours ; les jeunes branches du pêcher sont tendres : il faut que votre union s'accomplisse, qu'attendez-vous ?

— Pourquoi rappeler les choses d'il y a si longtemps ? interrompit Kièou. Depuis les serments d'autrefois, j'ai vécu dans le vent et sous la pluie ; en parlant de cela, la honte m'accable cent fois. Laisse s'écouler les flots et la marée suivant leur cours !

— Voilà d'étranges paroles, reprit Kim, qui ne sont point selon votre cœur. Devant la Terre et devant le Ciel nous nous sommes engagés, et, quoique les êtres passent et que les étoiles se déplacent, les serments faits pour toujours ne peuvent s'oublier, ni dans la vie,



ni dans la mort. Votre amour va-t-il donc me faire défaut ?

— Pour la concorde et l'union des époux, répondit Kièou, il suffit d'un peu d'affection et d'amour. Mais pour le mariage, la pureté est plus précieuse que mille livres d'or. J'aurais honte de vous accompagner à la lueur des torches, car la "fleur-d'autrefois" est bien loin ; les "abeilles" et les "papillons" sont venus en passant, et ont achevé le déshonneur. Depuis, au gré du hasard, j'ai fini de me flétrir ; que reste-t-il même de ma beauté ? Je suis perdue sans remède. Je ne puis songer à moi-même sans confusion, comment pourrais-je tenir mon rang parmi les mères-de-famille ? Dès aujourd'hui, je vais fermer ma porte, et vivre comme une religieuse. Considérez ma situation, vous verrez que c'est ce que je dois faire, et au lieu de m'épouser, vous deviendrez un ami. Je n'ai au cœur que de la tristesse, je ne vois dans la vie que honte et que souillures.

— Vous parlez habilement, dit Kim, mais, en matière de raison, il y a les hommes en général. il y a nous en particulier.

De tous temps, dans le devoir des femmes, la pureté a pu être comprise de plus d'une façon, suivant que



les circonstances étaient normales ou exceptionnelles. Or vous avez sacrifié à l'amour filial la pureté de votre corps, il n'y a là aucune souillure qui puisse vous atteindre. Le Ciel a permis que ce jour-ci soit arrivé : quand la rosée se dissipe, on voit clairement les nuages au milieu du ciel. Votre beauté est flétrie, dites-vous ; mais elle est dix fois supérieure à tout votre éclat d'autrefois. Pourquoi hésiter ? J'étais l'étranger qui passais sur la route ; aujourd'hui je ne saurais vous abandonner.

Les parents insistèrent à leur tour, et enfin Kièou, n'ayant plus de raisons pour refuser, baissa la tête et gémit doucement.

On réunit alors la famille dans un repas de mariage ; les fleurs brillaient comme des torches ; des broderies sur soie rouge étaient suspendues à profusion. Ensemble, Kim et Kièou se prosternèrent devant la famille, et les cérémonies s'accomplirent ; ils formaient un beau couple. Puis, dans leur chambre, ils burent en même temps dans deux tasses d'écaille toutes pareilles, et, à leur émotion de se trouver unis enfin, se mêlaient les souvenirs de l'amour d'autrefois.

La Lune était très haute. Sous les stores de brocart et les rideaux de mousseline, très tard dans la nuit,



près de la lampe, ils se montrèrent toute l'étendue de leur amour ; car leur amour était réciproque et profond. Kièou dit :

— Le sort de votre servante est fixé désormais. Dans peu de temps, mon corps sera devenu négligeable, mais je vois que l'ancienne affection était gravée dans votre chair. Aussi je veux être une épouse dévouée, selon mes moyens dérisoires. En moi-même, je rougis de mon visage effronté, aux sourcils en broussaille, horrible à voir : et pourtant vous semblez m'aimer, car vous êtes de ceux qui ramassent un morceau d'encens tombé à terre, ou cueillent les fleurs d'arrière-saison. Misérable et indigne, jamais je ne pourrai trouver assez d'amour pour vous payer avec justice. Vous m'aimez, et je me conduis mal envers vous.

Pour ce qui regarde la maison, ma sœur cadette continuera de la diriger, il ne faut pas vous adresser à moi ; et, s'il me reste encore un peu de fidélité, vous ne devez pas en conserver à mon égard, mais fouler aux pieds et détruire un pareil sentiment. Votre amour est vraiment considérable : comment une fleur fanée peut-elle vous plaire à ce point ?

— J'observe strictement, dit-il, la parole donnée. Pourquoi le poisson et l'eau, l'oiseau et le ciel, ne



s'accorderaient-ils pas ? Tu es à plaindre d'avoir vécu, errante, si longtemps, et ce n'est pas sans douleur que je me rappelle les serments que nous avons échangés. Aimons-nous donc, et soyons l'un à l'autre jusqu'à la mort ; dans notre jardin printanier, vertes encore sont les branches des saules. Tu es un miroir pur que n'obscurcit aucune poussière, et mon estime pour toi, tu peux me croire, est devenue plus grande, dix mille fois. Jusqu'ici, je te cherchais ainsi qu'on peut chercher une aiguille dans la mer, mais je gardais la fermeté de la pierre et de l'or, et j'ai trouvé, en récompense, l'amour. Qui pouvait croire que nous nous reverrions tous deux sous le même toit ? Et suffit-il d'avoir même couverture, même oreiller, pour vivre en harmonie parfaite comme deux cithares à l'unisson ?

Kièou se leva, mit son épingle dans ses cheveux, et se prosterna devant Kim pour reconnaître ses bienfaits hauts et profonds :

— Si mon corps a pu retrouver sa pureté disparue, c'est grâce à vous, homme-supérieur, qui ne ressemblez pas aux autres hommes. Vraiment, du fond du cœur, nous nous aimons, et n'avons l'un pour l'autre rien de caché. Une vie nouvelle d'honnêteté aura cette nuit pour origine.



Ils se tenaient par les mains, et leur passion allait croissant. En souvenir des jours passés, Kim pria Kièou de jouer de la cithare comme autrefois.

— Ce talent de musicienne m'a valu tous les malheurs qui viennent seulement de finir, dit-elle; mais par égard pour vous, ami des anciens jours, je vais vous obéir une fois encore.

Et ses doigts d'Immortelle firent chanter les cordes, hautes ou graves. Elle joua le morceau harmonieux de "Trang-Sanh changé en papillon", puis un autre, doux comme l'amour printanier, l'air "du roi Thuc-Dê transformé en coucou". Cela faisait penser aux petites perles du rivage, scintillantes et pures. Kim suivait attentivement les combinaisons des cinq notes, et chaque son était pour lui infiniment troublant.

— Comment, dit-il, ce morceau, profondément triste autrefois, est-il si joyeux aujourd'hui? La tristesse et la joie auraient donc, dans nos cœurs, leur principe, ou bien, lorsque l'amertume est passée, voit-on paraître les jours de douceur?

— C'est celui que j'avais coutume de jouer, dit Kièou, et de là sont venues mes peines. Aussi maintenant que nous nous connaissons, je vais rouler les cordes, et je n'en jouerai plus jamais.



Comme ils causaient encore, le coq chanta au jour levant, et le ciel oriental s'éclaira.

Ils s'étaient donnés l'un à l'autre, entièrement. En ce qui concerne la vie commune, comme en poésie et en musique, ils avaient les mêmes goûts. Ils vidaient des tasses de vin, ou bien jouaient aux échecs, en regardant les fleurs s'ouvrir, ou la Lune se lever. Toujours heureux, ils ne se lassaient pas de vivre ensemble.

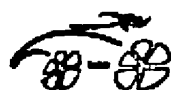
Kièou se rappela sa promesse de faire bâtir une pagode. Elle envoya un parent chercher Douceur-Limpide, mais il trouva la porte close et le verrou tiré ; la mousse recouvrait le seuil et l'herbe poussait sur le toit : la bonzesse était partie cueillir les simples aux pays lointains ; le nuage avait passé, la cigogne s'était enfuie : comment savoir où chercher, maintenant ?

Toujours reconnaissante des bontés d'autrefois, Kièou montait chaque jour à la pagode, et brûlait, en souvenir, des bâtonnets d'encens.



Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section
AJE 2184
BIBLIOTHÈQUE

VENDOME
IMPRIMERIE LAUNAY & FILS



VENDOME

Place Saint-Martin, 10